

"Une immense fresque, généreuse  
et audacieuse... Phénoménal!"

THE TIMES

ABRAHAM VERGHESE

LA  
PORTE  
DES  
LARMES

J'AI  
LU



La porte des larmes

DU MÊME AUTEUR

*Le Pacte de l'eau*, Flammarion, 2024.

# ABRAHAM VERGHESE

La porte des larmes

---

ROMAN

Traduit de l'anglais  
par Michel Marny



TITRE ORIGINAL  
*Cutting for Stone*

ÉDITEUR ORIGINAL  
Knopf

© Abraham Verghese, 2009

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE  
© Flammarion, 2010

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*Pour George et Mariam Verghese  
Scribere jussit amor*





Et parce que j'aime cette vie  
Je sais que j'aimerai aussi la mort.  
À peine l'enfant a-t-il commencé à pleurer  
Quand sa mère lui a retiré son sein droit  
Qu'il trouve dans le gauche  
Sa consolation.

Rabindranath TAGORE, *L'Offrande lyrique*



# Prologue

## L'arrivée

Après huit mois passés dans l'obscurité du ventre de notre mère, mon frère Shiva et moi vîmes au monde à la fin de l'après-midi du 20 septembre de l'an de grâce 1954. Nous aspirâmes nos premières gorgées d'air pur à l'altitude de deux mille cinq cents mètres à Addis-Abeba, capitale de l'Éthiopie.

Le miracle de notre naissance eut lieu dans la salle d'opération n° 3 de l'hôpital Missing, cette même salle où notre mère, sœur Mary Joseph Praise, passait la plupart de ses heures de travail, et dans laquelle elle avait connu ses plus grandes satisfactions.

Quand notre mère, une religieuse de l'ordre diocésain des carmélites de Madras, fut surprise par les premières douleurs ce matin de septembre, la grande pluie avait pris fin en Éthiopie, son crépitement sur les toits en tôle ondulée de Missing cessant abruptement comme un moulin à paroles interrompu au milieu d'une phrase. Du jour au lendemain, dans ce silence feutré, les fleurs du meskel s'ouvrirent, dorant les collines d'Addis-Abeba. Dans les prés entourant l'hôpital, la sauge gagna sa bataille sur la boue, et un tapis coloré s'étendait maintenant jusqu'aux pavés du seuil du bâtiment, apportant la promesse de quelque chose de plus substantiel que le criquet, le croquet ou le volant.

Bâti sur une hauteur verdoyante, Missing présentait l'aspect d'un groupe irrégulier d'édifices de plain-pied

ou à un étage, blanchis à la chaux, qui semblaient être sortis de terre en même temps que le mont Entoto. Des massifs de fleurs en forme d'auges, arrosés par le trop-plein des gouttières, cernaient, telles des douves, les constructions basses. Les roses de l'infirmière en chef Hirst avaient pris d'assaut les murs, leurs fleurs écarlates encadrant chaque fenêtre et montant jusqu'au toit. Ce sol riche en terreau était si fertile que l'infirmière en chef – sage et prudente directrice de l'hôpital – nous enjoignait de ne pas nous aventurer pieds nus, de crainte qu'il ne nous pousse de nouveaux orteils.

Cinq allées bordées de buissons à hauteur d'épaule partaient des bâtiments principaux, comme les rayons d'une roue, menant à cinq bungalows au toit de chaume pratiquement enfouis sous des taillis, des haies, des eucalyptus sauvages et des pins. L'infirmière en chef avait voulu que Missing ressemblât à un arboretum ou à un coin des jardins de Kensington (où elle se promenait lorsqu'elle était novice avant de venir en Afrique), ou à l'Éden d'avant la Chute.

Missing s'appelait en réalité l'hôpital de la *Mission*, un mot que les Éthiopiens prononçaient avec un sifflement qui le rapprochait de « Missing ». Un fonctionnaire du ministère de la Santé frais émoulu du lycée avait dactylographié sur le formulaire HÔPITAL MISSING, qui était pour lui une orthographe phonétiquement correcte. Un journaliste de l'*Ethiopian Herald* avait perpétué la faute. Quand l'infirmière en chef Hirst était allée voir le fonctionnaire au ministère afin de la faire corriger, il avait produit le document original. « Voyez vous-même, madame. *Quod erat demonstrandum*, c'est Missing », avait-il déclaré, comme s'il avait prouvé le théorème de Pythagore, la position centrale du Soleil dans le Système solaire, la rotondité de la Terre, et la place précise que l'hôpital y occupait. Ainsi donc, Missing serait toujours Missing.

Sœur Mary Joseph ne laissa échapper ni un cri ni un gémissement dans les douleurs de son accouchement cataclysmique. Mais juste derrière la porte battante, dans la pièce jouxtant la salle d'opération n° 3, l'autoclave gigantesque (offert par l'Église luthérienne de Zurich) soufflait et pleurait pour ma mère, tandis que sa vapeur brûlante stérilisait les instruments chirurgicaux et les serviettes qui lui étaient destinés. Après tout, c'était dans le coin de la pièce où se trouvait l'autoclave, juste à côté de ce monstre en inox, que ma mère avait conservé un sanctuaire privé durant les sept années qu'elle avait passées à Missing avant notre arrivée incongrue. Son bureau et sa chaise d'un seul tenant, rescapée d'une école religieuse aujourd'hui disparue, et témoignant de la frustration gravée de maint élève, faisaient face au mur. Son cardigan blanc, dont, paraît-il, elle se couvrait les épaules entre deux opérations, était posé sur le dos de la chaise.

Sur le mur au-dessus du bureau, ma mère avait punaisé une gravure de la fameuse sculpture de sainte Thérèse d'Avila par le Bernin découpée dans un calendrier. La sainte, comme évanouie, est dans une position d'abandon, les lèvres ouvertes en extase, l'œil vague, les paupières à demi fermées. De part et d'autre, un chœur de voyeurs la regarde depuis leurs loges. Avec un léger sourire et un corps dont les muscles détonnent avec son visage enfantin, un ange se tient au-dessus de la sainte et voluptueuse carmélite. Du bout des doigts de sa main gauche il soulève un coin du voile qui couvre son sein. Dans sa main droite il brandit une flèche avec la délicatesse d'un violoniste tenant un archet.

*Pourquoi cette image. Pourquoi sainte Thérèse, Mère ?*

Lorsque j'avais quatre ans, j'entrais dans cette pièce sans fenêtre pour contempler l'image. Le courage n'aurait pas suffi à passer cette lourde porte,

mais l'idée qu'elle avait été là, mon obsession de vouloir connaître la religieuse qu'avait été ma mère, m'en donnaient la force. Je m'asseyais à côté de l'autoclave qui grondait et sifflait tel un dragon en train de s'éveiller, comme si les battements de mon cœur avaient tiré la bête de son sommeil. Peu à peu, assis au bureau de ma mère, j'étais envahi par une paix, un sentiment de communion avec elle.

J'appris plus tard que personne n'avait osé enlever le cardigan du dossier de la chaise. C'était un objet sacré. Mais pour un enfant de quatre ans, tout est à la fois sacré et ordinaire. Je mettais le vêtement imprégné de l'odeur du Cuticura sur mes épaules. Je suivais de l'ongle sur le bord de l'encrier asséché le trajet emprunté par ses doigts. Je fixais la reproduction du calendrier tout comme elle avait dû le faire assise ici dans cette pièce sans fenêtre, transpercé par l'image. Plus tard, j'appris que la vision récurrente de l'ange qu'avait sainte Thérèse s'appelait la transverbération – manifestation au cours de laquelle, selon le dictionnaire, l'âme était « enflammée » par l'amour de Dieu, et le cœur « percé » par l'amour divin ; les métaphores de sa foi étaient également les métaphores de la médecine. À quatre ans, je n'avais pas besoin de mots tels que « transverbération » pour vénérer cette image. N'ayant aucune photographie d'elle, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer que la femme représentée là était ma mère, menacée et sur le point d'être ravie par le petit ange armé d'une flèche. « Quand est-ce que tu viens, maman ? » demandais-je d'une petite voix que renvoyait le carrelage glacé. *Quand est-ce que tu viens ?*

Je murmurai ma réponse : « Bon Dieu ! » C'est tout ce que j'avais en ma possession : la déclaration du docteur Ghosh la première fois que j'étais entré et qu'il était venu me chercher et avait regardé l'image de Sainte Thérèse par-dessus mon épaule. Il m'avait soulevé dans ses bras puissants et avait dit de cette

voix qui était de taille à lutter contre l'autoclave :  
« Elle est en train de VENIR, bon Dieu ! »

Quarante-six années ont passé depuis ma naissance et, miraculeusement, j'ai l'occasion de revenir dans cette pièce. Cette chaise est trop petite pour moi à présent, et le cardigan me couvre les épaules comme l'amict en dentelle celles d'un prêtre. Mais la chaise, le cardigan et la gravure de la transverbération sont toujours là. À part moi, Marion Stone, peu de choses ont changé. Le fait de me trouver dans cette pièce telle qu'elle était jadis me projette dans le passé. L'image de la sainte Thérèse du Bernin (aujourd'hui encadrée et mise sous verre pour préserver ce que ma mère avait punaisé) semble l'exiger. Je suis obligé de mettre de l'ordre dans les événements de ma vie, de dire qu'elle a commencé ici et ensuite, à cause de cela, ce qui s'est passé, et c'est ainsi que la fin rejoint le commencement, et me voilà donc.

Nous entrons dans cette vie sans y avoir été invités, et si nous avons de la chance nous trouvons un but au-delà de la faim, de la misère et de la mort, ce qui, au cas où nous l'aurions oublié, est le lot commun. Je grandis et je trouvai mon but, qui était de devenir médecin. Mon intention était moins de sauver le monde que de me sauver moi-même. Peu de médecins l'admettront, certainement pas les jeunes, mais inconsciemment, lorsque nous embrassons la profession, nous devons croire qu'en soignant les autres nous guérirons nos blessures. Et c'est possible. Mais cela peut aussi aggraver la blessure.

J'ai choisi la chirurgie à cause de l'infirmière en chef, soutien de mon enfance et de mon adolescence. « Quelle est la chose la plus difficile que tu puisses faire ? » me demanda-t-elle quand je vins lui demander conseil, le jour le plus sombre de la première moitié de ma vie.

J'étais au supplice. Avec quelle facilité elle sondait l'abîme qui sépare l'ambition de la convenance personnelle ! « Pourquoi dois-je faire ce qui est le plus difficile ?

— Parce que, Marion, tu es un instrument du Seigneur. Ne laisse pas l'instrument dans son étui, mon fils. Joue ! Tires-en le meilleur parti. Pourquoi te contenter de *Frère Jacques* quand tu peux jouer le *Gloria* ? »

Comme il était injuste de sa part d'évoquer ce choral sublime qui me donnait toujours l'impression d'adresser au Ciel, en compagnie de tous les mortels, un regard sidéré par l'émerveillement ! Elle avait compris mon caractère – pas encore formé.

« Mais je ne pourrai jamais jouer Bach, le *Gloria*... » murmurai-je. Je n'avais jamais joué d'un instrument. Je ne savais pas le solfège.

« Non, Marion, dit-elle avec un doux regard en prenant mon visage dans ses mains noueuses. Non, pas le *Gloria* de Bach. Le tien ! Ton "Gloria" vit en toi. Le plus grand des péchés est de ne pas le trouver, d'ignorer ce que Dieu a rendu possible en toi. »

J'étais plus fait pour un domaine introspectif tel que la médecine interne ou peut-être la psychiatrie. La seule vue d'une salle d'opération me donnait des sueurs. L'idée de tenir un scalpel me nouait l'estomac. (C'est encore le cas aujourd'hui.) La chirurgie était la chose la plus difficile que je puisse imaginer.

C'est ainsi que je devins chirurgien.

Trente ans plus tard, je ne suis pas renommé pour ma célérité, mon audace ni ma technique. Si on disait que je suis sûr, bûcheur, que j'ai la manière et la technique qui conviennent au patient et à la situation, je considérerais cela comme un grand compliment. Je me sens encouragé par les confrères qui viennent se faire opérer par moi. Ils savent que Marion Stone ne se désintéressera pas de leur cas – pas plus avant,



pendant, qu'après l'opération. Ils savent que je n'emploie pas des aphorismes tels que « Dans le doute, coupons » ou « Pourquoi attendre quand on peut opérer », sinon pour dénoncer les travers de la profession. Mon père, pour le talent duquel j'ai le plus grand respect, dit : « L'opération la plus réussie est celle qu'on décide de ne pas faire. » Savoir quand ne pas opérer, savoir quand je suis dépassé, savoir comment appeler à l'aide un chirurgien du calibre de mon père – ce genre de talent, ce genre de brio, passe inaperçu.

Un jour qu'un de mes patients était en grand danger, je suppliai mon père d'opérer. Il demeura sans rien dire au chevet du malade, ses doigts s'attardant sur son pouls longtemps après qu'il le lui ait pris, comme s'il avait besoin du toucher de la peau, du signal dans l'artère radiale, pour catalyser sa décision. Une concentration totale se lisait dans son expression tendue. Je m'imaginai voir les rouages tourner dans sa tête, les larmes briller dans ses yeux. Il soupesait les deux solutions avec le plus grand soin. Puis il secoua la tête et se détourna.

Je le suivis. « Docteur Stone, dis-je, bien que j'eusse envie de crier *Père !*, l'opération est sa seule chance. » Dans mon cœur je savais que cette chance était infinitésimale, et que la moindre anesthésie pourrait lui être fatale. Mon père posa la main sur mon épaule. Il me parla avec douceur, comme s'il s'adressait à un jeune collègue plutôt qu'à son fils. « Marion, rappelez-vous le Onzième Commandement, dit-il. Tu n'opéreras pas le jour de la mort d'un patient. »

Je me souviens de ses mots, les nuits de pleine lune à Addis-Abeba, quand les couteaux brillent et que les pierres et les balles volent, et quand j'ai plus l'impression d'être dans un abattoir que dans la salle d'opération n° 3, la peau tachetée de la chair et du sang d'inconnus. Je me souviens. Mais on ne connaît pas

toujours la réponse avant d'opérer. On opère dans l'instant présent. Plus tard, le rétroscop, cet instrument pratique utilisé par les rigolos et les pontes, ceux qui président à la farce que nous nommons « conférence d'analyse et de prévention des erreurs et incidents médicaux », jugera si vous avez pris ou non la bonne décision. La vie, elle aussi, est ainsi. Vous la vivez en avant, mais la comprenez en arrière. Ce n'est que quand vous vous arrêtez pour regarder derrière vous que vous apercevez le cadavre pris sous la roue.

Aujourd'hui, je vénère la vue de l'abdomen ou de la poitrine ouverte. J'ai honte de l'humaine capacité qui nous est donnée de nous faire du mal et de nous mutiler les uns les autres, de profaner le corps. Pourtant elle me permet d'observer l'harmonie cabalistique du cœur qui pointe son nez sous le poumon, du foie et de la rate qui délibèrent sous le dôme du diaphragme – ces choses me laissent sans voix. Mes doigts parcourent l'intestin à la recherche des trous qu'une lame ou une balle peuvent avoir faits, repli après repli des sept mètres resserrés dans un si petit espace. Le boyau qui a ainsi glissé entre mes doigts dans la nuit africaine aurait atteint le cap de Bonne-Espérance que je n'aurais pas encore vu la tête du serpent. Mais je décèle les miracles ordinaires sous la peau, les côtes et les muscles, visions cachées à leur propriétaire. Y a-t-il plus grand privilège sur terre ?

À pareils moments, je pense à remercier mon frère Shiva – le docteur Shiva Praise Stone –, à chercher des yeux son reflet dans la baie vitrée qui sépare les deux salles d'opération, et à lui adresser un signe de tête, parce qu'il me permet d'être ce que je suis aujourd'hui. Un chirurgien.

D'après Shiva, au fond, la vie consiste à boucher des trous. Shiva ne parle pas par métaphores. Boucher des trous est précisément ce qu'il fait. Cependant

c'est une bonne métaphore pour définir notre profession. Mais il existe un autre genre de trou, et c'est la blessure qui divise les familles. Parfois cette blessure se fait à la naissance, parfois elle advient plus tard. Nous réparons tous ce qui est cassé. C'est la tâche d'une vie. La prochaine génération aura beaucoup à faire.

Né en Afrique, parti en exil en Amérique, puis de retour en Afrique, je suis la preuve vivante que la géographie est le destin. Le destin m'a ramené à l'endroit précis de ma naissance, dans la salle d'opération où je suis né. Mes mains gantées occupent l'espace au-dessus de la table d'opération jadis occupé par celles de ma mère et de mon père.

Certains soirs, des milliers de criquets noient sous leurs stridulations les toux et les grognements des hyènes qui vivent dans les collines. Soudain, la nature se tait. C'est comme si l'appel avait pris fin et qu'il était temps de se retirer dans l'obscurité avec sa compagne ou son compagnon. Dans le vide du silence qui s'ensuit, j'entends le bourdonnement aigu des étoiles et j'exulte, heureux de la place insignifiante que j'occupe dans la galaxie. C'est à pareils moments que je sens tout ce que je dois à Shiva.

Jumeaux, nous dormîmes dans le même lit jusqu'à l'adolescence, nos têtes se touchant, nos jambes et nos torses séparés. Nous n'avons plus l'âge de cette intimité, mais elle continue à me manquer – comme me manque la proximité de son crâne. Quand je m'ouvre le matin au don d'un nouveau lever de soleil, ma première pensée est de le réveiller pour lui dire : *Je te dois la vision du matin.*

Ce que je dois le plus à Shiva est ceci : de raconter cette histoire. C'est une histoire que ma mère, sœur Mary Joseph Praise, n'a pas révélée, celle que mon père, Thomas Stone, tout courageux qu'il soit, a fui, et qu'il me revient de reconstituer. Seule sa narration pourra refermer la faille qui me sépare de mon frère.

Oui, j'ai une foi infinie en l'art de la chirurgie, mais il n'y a pas de chirurgien qui puisse guérir la plaie qui divise deux frères. Là où fil et acier échouent, l'histoire doit réussir. Pour commencer par le commencement...

## PREMIÈRE PARTIE

... pour bien soigner le patient il faut s'y intéresser.

Francis W. PEABODY, 21 octobre 1925.



## Retour au stade de la typhoïde

Sœur Mary Joseph Praise était arrivée à l'hôpital Missing sept ans avant notre naissance. Elle et sœur Anjali étaient les premières novices des carmélites de Madras à avoir obtenu leurs diplômes d'infirmières à la dure école de l'Hôpital général de Madras. Elles reçurent leur diplôme d'infirmière et, le même jour, prononcèrent leurs vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Au couvent comme à l'hôpital, plutôt que d'avoir le titre de stagiaire dans l'un et de novice dans l'autre, chacune serait dorénavant appelée « sœur ». Leur vieille et sainte abbesse, Shessy Geevarughese, affectueusement surnommée Sainte Amma, n'avait pas perdu de temps pour donner aux jeunes religieuses infirmières sa bénédiction et leur surprenante affectation : l'Afrique.

Le jour de leur départ, toutes les novices formèrent une caravane de rickshaws pour accompagner leurs deux sœurs jusqu'au bateau. Je les vois alignées sur le quai, bavardant et tremblant d'excitation et d'émotion, leurs habits blancs battant dans la brise, les mouettes sautillant autour de leurs sandales.

Je me suis bien souvent demandé ce que ma mère pensait tandis qu'elle et sœur Anjali, qui venaient toutes deux d'avoir dix-neuf ans, faisaient leurs derniers pas sur le sol indien et montaient à bord du *Calangute*. Elle avait probablement entendu les

sanglots réprimés et les « Dieu soit avec vous » qui les avaient suivies sur la passerelle. Avait-elle peur ? Avait-elle des regrets ? Une fois déjà, quand elle était entrée au couvent, elle s'était arrachée pour toujours à sa famille biologique et avait quitté Cochin pour Madras, qui était à une journée et une nuit de train de chez elle. Pour ses parents, ç'aurait pu tout aussi bien être à l'autre bout du monde, puisqu'ils ne devaient plus jamais la revoir. Et maintenant, après trois années passées à Madras, elle s'arrachait à sa famille spirituelle, cette fois-ci pour traverser un océan. De nouveau, il n'était pas question de faire demi-tour.

Quelques années avant d'écrire ces lignes, j'allai à Madras à la recherche de l'histoire de ma mère. Dans les archives des carmélites, si je ne trouvai rien lui appartenant, je tombai en revanche sur les journaux de Sainte Amma, dans lesquels l'abbesse consignait le passage du temps. Quand le *Calangute* quitta le quai, Sainte Amma leva la main tel un agent de la circulation et, écrit-elle, « avec la voix que j'utilise pour mes sermons, dont on me dit qu'elle me fait paraître plus jeune », elle prononça ces mots : « Quitte ton pays pour l'amour de moi », parce que la Genèse était son livre préféré. Sainte Amma avait beaucoup réfléchi à cette mission. Certes, les besoins de l'Inde étaient sans fin. Mais cela ne changerait jamais et ne pouvait pas être une excuse. Les deux jeunes religieuses – les deux plus intelligentes et plus belles qu'elle eût – seraient les porteuses de flambeau : Les Indiens apportant l'amour du Christ au cœur de l'Afrique noire, telle était sa grande ambition. Dans son journal, elle révèle ses pensées : ainsi que l'avaient découvert les missionnaires anglais quand ils étaient arrivés en Inde, il n'y avait pas meilleure façon d'apporter l'amour du Christ qu'au moyen de compresses et de cataplasmes, de liniments et de pansements, de la purification et du réconfort. Quel meilleur ministère que celui de la guérison ?



Ses deux jeunes religieuses allaient traverser l'océan et alors la mission des « carmélites déchaussées » de Madras en Afrique commencerait.

Tandis que la bonne abbesse regardait les deux silhouettes qui faisaient des signes de la main appuyées au bastingage devenir des points blancs, elle fut prise d'appréhension. Et si, par obéissance aveugle à son grand projet, elles devaient être condamnées à un affreux destin ? « Les missionnaires anglais ont l'Empire tout-puissant derrière eux... mais mes filles ? » Elle écrivit que les criaileries des mouettes et les éclaboussures de leur fiente avaient gâché les beaux adieux qu'elle avait imaginés. Elle était distraite par l'odeur suffocante de poisson et de bois pourri, et par les débardeurs nus jusqu'à la taille dont les bouches tachées de bétel bavaient avec lubricité à la vue de sa couvée de vierges.

« Père, nous confions nos sœurs à Ta sainte garde », dit l'abbesse, se déchargeant ainsi sur Ses épaules du poids qu'elle avait porté jusque-là. Elle cessa de faire des signes d'adieu et ses mains trouvèrent refuge dans ses manches. « Nous Te demandons d'avoir pitié de nous et de nous protéger dans cet avant-poste des carmélites déchaussées... »

Nous étions en 1947, et les Anglais quittaient enfin l'Inde, le mouvement Quit India avait fait s'accomplir l'impossible. Sainte Amma laissa l'air s'enfuir lentement de ses poumons. C'était un monde nouveau, et il s'agissait d'agir avec audace, du moins le croyait-elle.

Le misérable bric-à-brac flottant peint en rouge et noir – auquel on donnait le nom de bateau – traversa l'océan Indien vers sa destination, Aden. Dans sa cale, le *Calangute* transportait d'innombrables caisses de coton filé, de riz, de soie, de serrures Godrej, de classeurs Tata, ainsi que trente et une motocyclettes Bullet Royal Enfield dont les moteurs étaient enveloppés de

toile cirée. Le navire n'avait pas été conçu pour transporter des passagers, mais le capitaine grec ne se gênait pas pour héberger des « hôtes payants ». Nombreux étaient ceux qui préféraient économiser sur le prix du billet en voyageant sur un cargo, et il les aidait en les déclarant comme membres d'équipage. C'est ainsi que sur cette traversée il transportait deux religieuses de Madras, trois juifs de Cochin, une famille du Gujarat, trois Malais à l'air suspect et quelques Européens, dont deux marins français qui ralliaient leur navire à Aden.

Le *Calangute* avait un très grand pont – plus d'espace qu'on ne s'attendrait à en trouver en mer. À une extrémité, tel un moucheron sur le cul d'un éléphant, se dressait la structure à deux étages qui abritait l'équipage et les passagers avec la passerelle à son sommet.

Ma mère, sœur Mary Joseph Praise, était une Malayali de Cochin, dans l'État du Kerala. Les chrétiens malayali font remonter leur foi à l'arrivée en Inde de saint Thomas, venu de Damas en l'an 52 de notre ère. Thomas « l'incrédule » bâtit ses premières églises au Kerala bien avant que saint Pierre n'arrive à Rome. Ma mère était aussi croyante que pratiquante. Au lycée, elle avait subi l'influence d'une carmélite charismatique qui travaillait avec les pauvres. Cochin est composé de cinq îles disposées telles des pierres précieuses sur un anneau, face à l'océan Indien. Depuis des siècles les marchands d'épices – dont un certain Vasco de Gama en 1498 – venaient y chercher la cardamome et le clou de girofle. Les Portugais s'étaient taillés une colonie à Goa, convertissant les hindous par la torture. Les prêtres et les religieuses catholiques finirent par atteindre le Kerala, comme s'ils ne savaient pas que saint Thomas y avait apporté la vision non corrompue du Christ mille ans avant eux. Au grand dam de ses parents, ma mère devint carmélite, abandonnant l'ancienne

tradition syrienne de saint Thomas pour entrer (selon eux) dans cette récente secte d'adorateurs du pape. Ils n'auraient pas pu être plus déçus si elle était devenue musulmane ou hindoue. Il était heureux que ses parents aient ignoré qu'en plus elle était infirmière, ce qui pour eux eût signifié qu'elle se souillait les mains comme une intouchable.

Ma mère avait grandi au bord de la mer, en vue des anciens carrelets chinois suspendus à de longs bambous et se balançant au-dessus de l'eau à la façon de géantes toiles d'araignée. La mer était le « grenier » de son peuple, qu'elle nourrissait de crustacés et de poissons. Mais sur le pont du *Calangute*, sans le rivage de Cochin pour encadrer sa vue, elle ne reconnaissait pas le grenier. Elle se demandait si, en son centre, l'océan avait toujours été ainsi : fumant, malveillant et agité. Il tourmentait le *Calangute*, le faisant tanguer, décrire des embardées et craquer, comme s'il n'avait d'autre désir que de l'avalier tout entier.

Elle et sœur Anjali se réfugièrent dans leur cabine, fermant leur porte aux hommes et à l'océan. Les prières jaculatoires d'Anjali avaient surpris ma mère. La lecture rituelle de l'évangile de Luc était l'idée de sœur Anjali ; d'après celle-ci, elle donnait des ailes à l'âme et disciplinait le corps. Les deux religieuses soumettaient chaque lettre, chaque mot, ligne et phrase à la *dilatatio*, *elevatio* et *excessus* – la contemplation, l'élévation et l'extase. L'ancienne pratique monastique de Richard de Saint-Victor se révéla utile pour cette interminable traversée. Le deuxième soir, après dix heures d'une telle lecture aussi attentive que méditative, sœur Mary Joseph sentit soudain les mots et la page se dissoudre. Les limites entre Dieu et son moi se désintégrèrent. Tel avait été le résultat de l'exercice : la soumission bienheureuse de son corps au sacré, à l'éternel, à l'infini.

À vêpres, le sixième soir (car elles tenaient à conserver avec elles la routine du couvent, quoi qu'il advienne), après un cantique, deux psaumes, leurs antiphonaires et la doxologie, un son perçant et strident les fit redescendre sur terre. Elles saisirent leurs gilets de sauvetage et se précipitèrent hors de la cabine. Elles furent accueillies par la vue d'une partie du pont qui s'était déformée et dressée telle une pyramide, donnant à sœur Mary l'impression que le *Calangute* était en carton ondulé. Le capitaine avait gardé sa pipe allumée et son sourire narquois suggérait que ses passagers avaient réagi de manière excessive.

Le neuvième soir, quatre des seize passagers et un membre de l'équipage furent pris d'une fièvre qui fut suivie le lendemain par l'éclosion de boutons roses dessinant un casse-tête chinois sur leur poitrine et leur abdomen. Sœur Anjali était brûlante et souffrait beaucoup. Au deuxième jour de la manifestation de cette maladie elle délirait.

Parmi les passagers du *Calangute* se trouvait un jeune chirurgien – un Anglais au regard d'aigle qui quittait le Service de santé indien pour des pratiques plus rémunératrices. Il était grand et fort, et ses traits irréguliers lui donnaient l'air d'avoir toujours faim, bien qu'il ne parût jamais à la salle à manger. Sœur Mary Joseph Praise était littéralement tombée sur lui le lendemain du départ du bateau, quand elle avait glissé sur les marches humides de la passerelle qui menait de sa cabine à la salle commune. L'Anglais, qui se tenait derrière elle, l'avait saisie où il avait pu, dans la région du coccyx et au niveau gauche de la cage thoracique. Il l'avait remise sur pieds comme si elle avait été une petite enfant. Quand elle avait bégayé des remerciements il était devenu rouge comme une pivoine ; il était plus troublé qu'elle par cette intimité inattendue. Elle sentait venir un bleu là où ses mains l'avaient saisie, mais la gêne de

l'Anglais avait quelque chose qui ne lui avait pas déplu. Elle ne l'avait plus revu.

Sœur Mary Joseph Praise rassembla donc tout son courage pour aller frapper à sa porte. Une voix faible l'invita à entrer. Elle fut accueillie par une odeur bilieuse d'acétone. « C'est moi, annonça-t-elle. Sœur Mary Joseph Praise. » Le médecin était allongé sur sa couchette, sur le flanc, la peau de la même couleur que son short kaki, les paupières hermétiquement closes. « Docteur, demanda-t-elle d'une voix hésitante, vous aussi vous avez de la fièvre ? »

Quand il essaya de la regarder, ses globes oculaires roulèrent comme des billes sur un plateau incliné. Il se tourna et vomit à côté d'un seau, ce qui était sans importance, car il était déjà plein à ras bord. Sœur Mary Joseph Praise se précipita pour tâter son front. Il était froid et moite, pas du tout fiévreux. Ses joues étaient creusées, et on aurait dit que son corps avait rapetissé à l'échelle de la minuscule cabine. Tous les passagers avaient eu le mal de mer, mais l'Anglais était particulièrement touché.

« Docteur, je voulais vous dire que cinq personnes sont atteintes de fièvre. Elle s'accompagne de démangeaisons, de frissons, de suées, d'un ralentissement du pouls et de perte de l'appétit. L'état des malades est stable, sauf celui de sœur Anjali. Docteur, je suis très inquiète pour elle... »

Cela énoncé, elle se sentit mieux, même si, pour toute réponse, l'Anglais se contenta de pousser un gémissement. Les yeux de sœur Mary Joseph tombèrent sur une ligature en catgut nouée autour d'un des barreaux du lit près de la main du médecin et qui présentait des nœuds les uns sur les autres par série de dix. Il y en avait tant que le fil était raide comme un mât noueux. C'est ainsi qu'il tenait le compte des heures, ou de ses accès de vomissement.

Elle vida le seau et le remit à sa portée. Elle essuya le plancher avec une serviette qu'elle rinça et mit à

sécher. Elle lui apporta un verre d'eau. Elle se retira, se demandant depuis combien de jours il n'avait rien mangé.

Le soir, son état avait empiré. Sœur Mary Joseph Praise apporta des draps, des serviettes et du bouillon. Elle s'agenouilla à son chevet et essaya de le faire manger, mais l'odeur de la nourriture lui provoqua des nausées. Ses globes oculaires s'étaient enfoncés dans leurs orbites. Sa langue racornie ressemblait à celle d'un perroquet. À l'odeur fruitée de la cabine elle reconnut les signes de l'inanition. Quand elle relâcha le pli de peau qu'elle avait pincé à l'arrière du bras de l'homme, il demeura dressé, comme une tente, ou comme le pont voilé du bateau. Le seau était à moitié plein d'un liquide clair. Inconscient de sa présence, il délirait, parlant de prés verts. Elle se demanda si le mal de mer pouvait être fatal. Ou pouvait-il souffrir d'une forme fruste de la fièvre qui affectait sœur Anjali ? Elle en savait si peu en médecine... Au milieu de cet océan, entourée de malades, elle sentait le poids de son ignorance.

Mais elle savait s'occuper des malades. Et elle savait prier. Donc, tout en priant, elle retira la chemise de l'Anglais, qui était raide de bile et de salive, et elle fit glisser son caleçon. Elle éprouvait de la gêne, n'ayant jamais lavé un Blanc, et encore moins un médecin. La peau de ce dernier se hérissait de chair de poule sous la serviette de sœur Mary Joseph mais ne présentait pas les taches rouges qu'elle avait vues sur les quatre passagers et le garçon de cabine qui souffraient de fièvre. Les muscles tendineux de ses bras se rejoignaient brutalement sur ses épaules. Ce n'est qu'alors qu'elle s'aperçut que la partie gauche de sa poitrine était plus petite que la droite. Le creux derrière sa clavicule gauche aurait pu contenir un demi-verre d'eau, tandis que le droit n'aurait même pas pu contenir une cuillère à café. Et juste au-dessus de son téton gauche, elle vit une dépression profonde

qui s'étendait jusqu'à l'aisselle. L'épiderme qui recouvrait le cratère était brillant et plissé. Elle ne put retenir un hoquet de surprise quand ses doigts s'enfoncèrent sans rencontrer la résistance de l'os. De fait, il semblait que deux ou trois côtes adjacentes manquaient. Dans cette dépression, son cœur cognait fermement contre ses doigts derrière la fine couche de chair. Quand elle les retira, elle vit la poussée de son ventricule contre sa peau.

La fine couche translucide de poils qui recouvrait sa poitrine et son abdomen paraissait provenir de la veine mère des poils de son pubis. Avec des gestes calmes et mesurés, elle nettoya son membre non circoncis puis le laissa tomber de côté pour s'occuper du sac ridé et lui semblait-t-il sans force qui était en dessous. Elle lava ses pieds en pleurant, ne pouvant s'empêcher de penser à son Doux Seigneur et à Sa dernière nuit terrestre en compagnie de Ses disciples.

Dans les malles, elle trouva des livres de chirurgie. Il avait inscrit des noms et des dates dans les marges, et ce n'est que plus tard qu'il lui vint à l'esprit que c'étaient les noms de patients, indiens et anglais, souvenirs d'une maladie qu'il avait découverte dans un Peabody ou un Krishnan. Elle supputa que la croix tracée à côté de certains noms signifiait qu'ils avaient succombé. Elle trouva aussi onze carnets remplis d'une écriture sobre aux pleins bien dessinés qui dansait sur les lignes et ne respectait pas les marges, sinon en haut des pages. Pour un homme apparemment silencieux, son écriture reflétait une volubilité inattendue.

Elle finit par dénicher un maillot de corps et un caleçon. Que cela signifiait-il quand un homme avait moins de vêtements que de livres ? Le tournant d'un côté puis de l'autre, elle changea le drap de dessous avant de l'habiller.

Elle savait que son nom était Thomas Stone parce qu'il était écrit à l'intérieur du manuel de chirurgie

qu'il avait placé à son chevet. Elle n'y trouva que peu de choses à propos de la fièvre accompagnée d'éruptions et rien à propos du mal de mer.

Ce soir-là, sœur Mary Joseph Praise négocia les courives houleuses, allant en hâte d'un chevet à l'autre. Le monticule qui déformait le pont faisait penser à un corps recouvert d'un linceul et elle évitait de le regarder. À un moment, elle vit une vague semblable à une montagne noire, haute de plusieurs étages, sur laquelle le *Calangute* parut comme suspendu au bord d'un gouffre. Des trombes d'eau s'écrasèrent sur le pont avec un bruit encore plus terrifiant que leur aspect.

Au milieu de la mer déchaînée, hébétée qu'elle était par le manque de sommeil, aux prises avec la maladie, son monde s'était simplifié. Il était divisé entre ceux qui étaient atteints de fièvre, ceux qui avaient le mal de mer, et les autres. Et il était possible que ces différences fussent sans importance, puisque tous seraient peut-être bientôt noyés.

Elle se réveilla aux côtés d'Anjali. Puis – presque immédiatement, lui sembla-t-il – elle se réveilla de nouveau, mais cette fois-ci dans la cabine de l'Anglais, où elle s'était endormie agenouillée à son chevet, la tête dodelinant sur sa poitrine, le bras du médecin posé sur son épaule. Le temps qu'il lui fallut pour en prendre conscience, elle s'était de nouveau endormie. Elle se réveilla à l'aube au bord de la couchette, pressée contre Thomas Stone. Elle se dépêcha d'aller rejoindre Anjali, dont l'état avait empiré. Sa respiration était sifflante et oppressée. Sa peau était couverte de taches violettes qui se rejoignaient.

Les visages anxieux des membres impuissants de l'équipage et le fait que l'un d'eux se fût agenouillé devant elle en implorant : « Ma sœur, pardonnez-moi mes péchés ! » lui apprirent que le navire n'était pas hors de danger. L'équipage ignore ses appels au secours.



Elle alla chercher un hamac dans la salle commune, qu'elle tendit dans la cabine de l'Anglais entre le hublot et le montant du lit.

Le Dr Stone était un poids mort, et seule l'intercession de sainte Catherine lui permit de le tirer de sa couchette et de le hisser peu à peu dans le hamac. Plus soumis à la gravité qu'au roulement du navire, le hamac se mit à l'horizontale. Elle s'agenouilla à côté de lui et pria, déversant son cœur, achevant le magnificat qui avait été interrompu la nuit où le pont s'était voilé.

Le cou, puis les joues du docteur Stone retrouvèrent un peu de couleur. Elle lui fit boire de l'eau à la cuillère, et une heure plus tard il gardait le bouillon. Ses yeux étaient ouverts maintenant, la lumière y était revenue ; ses globes oculaires suivaient ses moindres mouvements ; puis, quand elle leva la cuillère, des doigts vigoureux encerclèrent son poignet pour guider la nourriture jusqu'à sa bouche ; elle se rappela les paroles qu'elle chantait quelques instants auparavant. « Il a nourri les affamés de bonnes choses, et Il a renvoyé les riches le ventre vide. »

Dieu avait entendu ses prières.

Un Thomas Stone pâle et chancelant se rendit en compagnie de sœur Mary Joseph Praise au chevet de sœur Anjali. Il sursauta à la vue de la religieuse qui délirait : ses yeux étaient grands ouverts, son visage pincé et angoissé, les narines de son nez effilé comme un crayon se dilataient à chaque respiration, et, même si elle semblait éveillée, elle était totalement inconsciente de la présence de ses visiteurs.

Il s'agenouilla au-dessus d'elle, mais le regard vitreux d'Anjali le traversa. Sœur Mary Joseph Praise constata avec quelle maîtrise il abaissait les paupières d'Anjali pour examiner sa conjonctive tout en promenant le rayon de la torche devant ses pupilles. Ses gestes étaient assurés et fluides à la fois tandis qu'il abaissait la tête d'Anjali sur sa poitrine pour

déterminer la raideur de son cou, qu'il la palpait à la recherche de ganglions, faisait bouger ses membres et tapotait son tendon rotulien à l'aide d'un doigt recourbé en guise de marteau. La gaucherie qu'elle avait sentie chez le passager – puis le patient – avait disparu.

Il déshabilla Anjali, inconscient de l'aide que lui apportait sœur Mary Joseph Praise tandis qu'il étudiait d'un œil froid le dos, les cuisses et les fesses de la malade. Les longs doigts sculptés qui tâtaient le ventre d'Anjali à la recherche de la rate et du foie semblaient avoir été créés dans ce but – elle ne pouvait les imaginer faisant autre chose. N'ayant pas de stéthoscope, il appliqua l'oreille contre le cœur puis le ventre d'Anjali, et, l'ayant ensuite tournée de côté, contre ses côtes, afin d'écouter les poumons. Après un instant de réflexion, il murmura : « Les bruits de respiration sont plus faibles dans le droit... la parotide est gonflée... elle a des ganglions – pourquoi ? ... le pouls est faible et rapide... »

« Il était lent quand la fièvre a commencé, avança sœur Mary Joseph Praise.

— Vous l'avez déjà dit, fit-il d'un ton sec, sans lever les yeux. Lent comment ?

— Quarante-cinq à cinquante, docteur. »

Elle sentait qu'il avait oublié sa propre maladie, oublié même qu'il était à bord d'un bateau. Il ne faisait plus qu'un avec le corps de sœur Anjali, c'était son texte, et il le sondait à la recherche de l'ennemi qui s'y cachait. Elle éprouvait une telle confiance en lui que sa peur pour Anjali disparut. Agenouillée à côté de lui, elle était euphorique, comme si, en rencontrant un médecin tel que lui, elle devenait enfin véritablement infirmière. Elle se mordit la langue pour refréner l'envie qu'elle avait de lui dire tout cela et plus encore.

« *Coma vigile*, déclara-t-il, et sœur Mary Joseph Praise comprit qu'il parlait à son intention. Vous

voyez comme les yeux n'arrêtent pas de bouger dans tous les sens comme si elle attendait quelque chose ? C'est un signe alarmant. Et regardez comme elle tire sur ses draps – on appelle ça la carphologie, et ces petits tressaillements musculaires, des *subtultus tendinum*. On a affaire à une typhoïde. Vous observerez ces signes dans les phases avancées de nombreux cas d'empoisonnement du sang, pas seulement avec la typhoïde... mais attention... (et il la regarda avec un petit sourire qui contredisait ce qu'il dit ensuite) ... je suis chirurgien, je ne suis pas médecin. Que sais-je des choses de la médecine ? Je sais seulement que ceci n'est pas une maladie qui relève de la chirurgie. »

Sa présence avait fait plus que rassurer sœur Mary Joseph Praise ; elle avait calmé la mer. Le soleil, qui se cachait, était soudainement apparu dans leur dos. La joie et les libations de l'équipage étaient révélatrices de la gravité de la situation passée.

Mais bien que sœur Mary Joseph Praise ne voulût pas le croire, Stone ne pouvait pas faire grand-chose pour sœur Anjali, et de toute façon il n'avait rien pour le faire. La trousse de secours qui se trouvait dans la coquerie contenait un cafard desséché – son contenu avait été mis en gage par un membre de l'équipage à la dernière escale. L'armoire à pharmacie, qui faisait office de siège dans la cabine du capitaine, avait l'air d'une véritable antiquité. Une paire de ciseaux, une scie à os et des forceps grossiers constituaient les seuls instruments utilisables que contenait ce coffre à trésors. Que pouvait faire un chirurgien tel que Stone avec des cataplasmes ou de petites boîtes d'armoise, de thym et de sauge ? En voyant l'étiquette marquée *oleum philosporum*, Stone se mit à rire (c'était la première fois que sœur Mary Joseph Praise entendait ce joyeux son sortir de sa bouche, même s'il se termina de manière quelque peu sarcastique). « Écoutez ça », dit-il.

Et il lut : « *contient de la poussière de vieilles tuiles et de brique contre la constipation chronique !* » Sur ces mots, il balança l'armoire à pharmacie par-dessus bord. Il n'avait gardé que les instruments émoussés et une bouteille couleur ambre de *laudanum opiatum paracelsi*. Une cuillerée de cette antique potion parut assouvir l'irrépressible fringale d'oxygène dont souffrait sœur Anjali – « pour déconnecter ses poumons de son cerveau », ainsi que Thomas Stone l'expliqua à sœur Mary Joseph Praise.

Le capitaine arriva, endormi, quasi apoplectique, et demanda en postillonnant un mélange de salive et d'eau-de-vie : « Comment osez-vous disposer d'un bien appartenant au navire ? »

Stone sauta sur ses pieds, rappelant à sœur Mary Joseph Praise un écolier qui cherche la bagarre. Il fixa le capitaine d'un regard furieux qui lui fit avaler sa salive et reculer d'un pas. « En jetant cette boîte à la mer j'ai rendu service à l'humanité mais pas aux poissons. Un mot de plus et je vous dénonce pour embarquer des passagers à bord sans rien pour les soigner.

— Marché conclu.

— Vous avez fait une bonne affaire », répliqua Stone en désignant Anjali.

Le visage du capitaine perdit son armature, sourcils, paupières, nez et lèvres coulant d'un coup comme une cascade.

Dès lors, Thomas Stone prit les choses en main. Il établit son camp au chevet d'Anjali, faisant des sorties pour examiner tous ceux qui étaient à bord, consentants ou pas. Il sépara ceux qui avaient la fièvre de ceux qui ne l'avaient pas. Il prit de nombreuses notes, dressa une carte des quartiers du *Calangute*, marquant d'un X chaque endroit où s'était déclarée la fièvre. Il exigea que toutes les cabines fussent désinfectées par fumigation. La manière dont il donnait des ordres aux bien portants mettait le capitaine en fureur, mais

si Thomas Stone en était conscient il n'y prêta pas attention. Durant les vingt-quatre heures qui suivirent il ne ferma pas l'œil, examinant régulièrement sœur Anjali, vérifiant l'état de tous : il montait la garde. Il y avait également un couple de gens âgés sévèrement atteints. Sœur Mary Joseph Praise ne le quitta pas un instant.

Deux semaines après avoir quitté Cochin, le *Calangute* atteignit tant bien que mal le port d'Aden. Le capitaine grec fit hisser aux matelots malgaches le pavillon portugais sous lequel le navire était enregistré officiellement, mais, à cause de la fièvre, le *Calangute* fut promptement mis en quarantaine, pavillon portugais ou pas. Ancré à distance, il lui fallut se contenter de contempler la ville de loin, tel un lépreux banni. Stone avertit le capitaine du port qui était venu s'arrimer à couple que s'il ne lui apportait pas une trousse, des bouteilles de solution pour intraveineuses ainsi que des sulfamides, il le tiendrait pour responsable de la mort de tous les citoyens du Commonwealth qui étaient à bord. Sœur Mary Joseph Praise fut étonnée par son aplomb – et pourtant il parlait pour elle. Elle songea que Stone remplaçait soudain Anjali, sa seule alliée et amie, au cœur de cette malheureuse traversée.

Quand les médicaments arrivèrent, Stone s'occupait tout d'abord d'Anjali. Utilisant des antiseptiques de fortune, il découvrit d'un coup de scalpel la grande saphène sur la face interne de la cheville d'Anjali. Il introduisit une aiguille dans la veine rétrécie, qui aurait dû avoir la largeur d'un crayon, la maintint en place par des ligatures, faisant les nœuds à une telle vitesse qu'on ne pouvait distinguer les mouvements de ses mains. Malgré la solution et les sulfamides, Anjali n'urina pas une goutte et ne montra aucun signe de réanimation. Au soir, elle mourut dans un ultime et affreux paroxysme, ainsi que deux autres malades, un homme et une femme âgés, tous les trois

à quelques heures d'intervalle. Ces morts inattendues firent chavirer sœur Mary Joseph Praise. Elle avait été aveuglée par l'euphorie que Stone avait fait naître en elle lorsqu'il s'était levé pour venir au chevet d'Anjali. Elle fut alors prise de tremblements incontrôlables.

À l'aube, sœur Mary Joseph Praise et Thomas Stone immergèrent les corps revêtus de linceuls – sans l'aide des marins, qui, superstitieux, détournèrent le regard.

Sœur Mary Joseph Praise était inconsolable, et l'effort qu'elle fit pour se contenir lorsque la mer engloutit le corps de son amie acheva de la briser. Stone se tenait à ses côtés, le visage assombri par la colère et la honte de n'avoir pas été capable de sauver Anjali.

« Comme je l'envie », finit par dire sœur Mary Joseph Praise à travers ses larmes, la fatigue et le manque de sommeil se conjuguant pour délier sa langue. « Elle est bien mieux avec notre Seigneur qu'ici-bas. »

Stone réprima un rire. Pour lui une pareille idée était le symptôme d'un délire imminent. Il la prit par le bras et la ramena à sa cabine, l'allongea sur sa couchette et lui dit de se reposer, ordre de la faculté. Il s'assit dans le hamac et attendit que l'unique grâce dont on pouvait être sûr dans la vie – le sommeil – lui fût accordée, avant de se hâter d'aller examiner de nouveau les occupants du navire. Le docteur Thomas Stone n'avait pas besoin de sommeil.

Deux jours plus tard, aucun cas de fièvre ne s'étant déclaré, ils furent enfin autorisés à quitter le *Calangute*. Thomas Stone alla voir sœur Mary Joseph Praise avant de débarquer. Il la trouva, les yeux rouges, dans la cabine qu'elle avait partagée avec Anjali. Son visage et le rosaire qu'elle serrait entre ses doigts étaient baignés de larmes. Avec un sursaut de surprise,

il constata ce qu'il n'avait pas vu jusqu'alors : qu'elle était extraordinairement belle, avec ses grands yeux éloquents et plus expressifs qu'il n'était permis. Son visage devint brûlant et sa langue refusa de se décoller de son palais. Il fixa son grand sac de voyage posé par terre. Quand il parla enfin, ce fut pour articuler : « Typhus. » Il avait consulté ses livres et avait beaucoup réfléchi à la question. Voyant sa surprise, il déclara : « Le typhus, indubitablement. » Il s'était attendu à ce que ce mot, le diagnostic, la reconforte, mais il sembla plutôt faire monter de nouvelles larmes à ses yeux. « Très probablement le typhus – bien sûr une analyse de sérum l'aurait confirmé », bégaya-t-il.

Il passa d'un pied sur l'autre, croisa et décroisa les bras. « Je ne sais pas où vous allez, ma sœur, mais je vais à Addis-Abeba... en Éthiopie, marmonna-t-il. Dans un hôpital... qui apprécierait vos services. » Il la regarda et rougit de nouveau, pour la bonne raison qu'il ne savait rien de cet hôpital, pas plus qu'il ne savait s'il pouvait l'employer, mais aussi parce qu'il sentit que ces yeux sombres baignés de larmes lisaient chacune de ses pensées.

Mais c'étaient ses propres pensées qui rendaient sœur Mary Joseph Praise silencieuse. Elle se rappelait qu'elle avait prié pour lui et pour Anjali et que Dieu n'avait exaucé qu'une prière. Stone, ressuscité tel Lazare, s'était entièrement voué à combattre la fièvre. Il avait fait irruption dans les quartiers de l'équipage, traité le capitaine avec rudesse, malmené et menacé tous ceux qui s'opposaient à ses vues. Il avait mal agi, aux yeux de sœur Mary Joseph Praise, mais pour faire le bien. Sa passion furieuse avait été pour elle une révélation. À l'hôpital de Madras où elle avait appris son métier d'infirmière, les chirurgiens (anglais pour la plupart, à cette époque) passaient au loin d'un air serein, entraînant dans leur sillage, tels des canetons, les assistants et les internes (tous

indiens). Parfois il lui semblait qu'ils se focalisaient à tel point sur la maladie que les patients et leurs souffrances passaient au second plan. Thomas Stone était différent.

Elle sentit que son invitation à le suivre en Éthiopie n'avait pas été préparée. Les mots étaient sortis de sa bouche avant qu'il ait pu les arrêter. Que devait-elle faire ? Sainte Amma connaissait une religieuse belge qui avait quitté son ordre et pris pied à Aden, au Yémen, mais dont la position était en péril du fait de sa mauvaise santé. Et Sainte Amma désirait que sœur Anjali et sœur Mary Joseph Praise commencent là-bas, perchées au-dessus du continent africain, afin d'apprendre tout ce qu'elles pourraient de la chirurgie en climat hostile. De là, après avoir correspondu avec Amma, les deux sœurs iraient vers le sud, non pas au Congo (couvert par les Français et les Belges), ni au Kenya, ni au Tanganyika, ni en Ouganda, ni au Nigeria (les Anglicans avaient mis la main sur ces âmes et n'aimaient pas la concurrence), mais peut-être au Ghana ou au Cameroun. Sœur Mary Joseph Praise se demanda ce que Sainte Amma dirait de l'Éthiopie.

Le projet de Sainte Amma lui paraissait à présent une chimère, un évangélisme par procuration, dénué à ce point de tout fondement que sœur Mary Joseph Praise était gênée d'en parler à Thomas Stone. Elle se contenta de dire d'une voix brisée par le désespoir : « J'ai ordre d'aller à Aden, docteur. Mais je vous remercie. Merci pour tout ce que vous avez fait pour sœur Anjali. » Il protesta qu'il n'avait rien fait.

« Vous avez fait plus qu'aucun être au monde ne pouvait faire », dit-elle en prenant ses mains dans les siennes. Elle le regarda dans les yeux. « Que Dieu soit avec vous et qu'il vous bénisse. »

Il sentit le rosaire qu'elle tenait encore entre les doigts, et la douceur de sa peau et l'humidité de ses larmes. Il se rappela ses mains sur lui, lavant son



corps, l'habillant, tenant même sa tête pendant qu'il vomissait. Il se souvint de son visage tourné vers le ciel, chantant, priant pour sa guérison. Son cou le brûla et il sut que sa rougeur le trahissait pour la troisième fois. Les yeux de sœur Mary Joseph Praise, eux, exprimaient la douleur, et un cri sortit de ses lèvres. Ce n'est qu'alors qu'il s'aperçut qu'il lui pressait les mains, broyant ses doigts contre le rosaire. Il les lâcha sur-le-champ. Ses lèvres s'ouvrirent, mais il ne dit rien. Il s'éloigna brusquement.

Sœur Mary Joseph Praise ne parvenait pas à bouger. Elle voyait que ses mains étaient rouges et qu'elles commençaient à l'élancer. La douleur, tel un cadeau, une grâce palpable, montait dans ses bras et jusqu'à sa poitrine. Ce qu'elle ne pouvait supporter, c'était le sentiment que quelque chose de vital avait été arraché, déraciné de sa poitrine quand il était parti. Elle aurait voulu s'accrocher à lui, lui crier de ne pas s'en aller. Elle avait pensé que sa vie au service de Dieu était complète. Il y avait, elle s'en rendait compte à présent, un vide dans sa vie dont elle avait ignoré l'existence.

À l'instant où elle posa le pied sur le sol du Yémen, sœur Mary Joseph Praise regretta d'avoir débarqué. Comme il avait été absurde de sa part de tant désirer descendre à terre pendant tous ces jours qu'avait duré la quarantaine. Aden, Aden, Aden... Elle n'en connaissait rien avant cette traversée, et même maintenant ce n'était rien d'autre qu'un nom exotique. Mais à en croire les marins du *Calangute*, personne ne pouvait aller où que ce soit dans le monde sans faire escale à Aden. La position stratégique du port avait été utile à l'armée britannique. Aujourd'hui, c'était un port franc où les marins faisaient leurs achats et trouvaient à embarquer. Aden était la porte d'entrée de l'Afrique ; et depuis l'Afrique, la porte d'entrée de l'Europe.

Aux yeux de sœur Mary Joseph Praise, Aden ressemblait aux portes de l'enfer.

La ville était à la fois morte et en mouvement perpétuel, semblable à une couverture de vers animant un cadavre en putréfaction. Sœur Mary Joseph Praise fuit la rue principale et la chaleur étouffante pour l'ombre des ruelles. Les bâtiments paraissaient avoir été taillés dans de la roche volcanique. Des voitures à bras, chargées jusqu'à des hauteurs impossibles de bananes, de briques, de melons, et même de deux lépreux pour l'une d'elles, se frayaient un passage parmi les piétons. Une vieille femme voilée, toute courbée, avançait avec un brasero fumant sur la tête. Personne ne faisait attention à cet étrange spectacle, réservant ses regards pour la religieuse à la peau sombre qui avançait parmi eux. Son visage découvert lui donnait l'impression d'être nue.

Après une heure de marche où elle sentit sa peau gonfler comme de la pâte dans un four, après avoir cent fois demandé son chemin, sœur Mary Joseph Praise arriva devant une petite porte au bout d'un passage très étroit. Sur le mur de pierre se dessinait le contour plus clair d'une plaque récemment enlevée. Elle pria en silence, prit une grande inspiration, et frappa. Un homme poussa un cri rauque que sœur Mary Joseph Praise interpréta comme une invitation à entrer.

Assis par terre à côté d'une balance étincelante, elle vit un Arabe torse nu. Tout autour de lui, d'immenses ballots de feuilles étaient entassés jusqu'au plafond.

Une odeur de serre la prit à la gorge. C'était une odeur nouvelle pour elle que celle du khat : une odeur d'herbe coupée, avec quelque chose de plus épicé.

La barbe de l'Arabe était si rougie de henné qu'elle crut qu'il avait saigné. Ses yeux étaient soulignés comme ceux d'une femme, lui rappelant des descriptions de Saladin – qui avait empêché les Croisés de prendre la Terre sainte. Il considéra le jeune visage

emprisonné dans la guimpe blanche puis ses yeux descendirent sur le sac Gladstone qu'elle tenait à la main. Son corps se souleva pour produire un rire grossier qui sortit d'entre ses dents cerclées d'or, un rire qui s'arrêta quand il vit que la religieuse était sur le point de s'évanouir. Il la fit asseoir, envoya chercher de l'eau et du thé. Plus tard, dans un mélange de langage par signes et d'anglais approximatif, il lui fit savoir que la religieuse belge qui habitait ici était morte subitement. À l'annonce de cette nouvelle, sœur Mary Joseph Praise se remit à trembler, elle eut un pressentiment, comme si elle entendait les pas de sa mort bruisser dans les feuilles de cette serre. Elle avait une photographie de sœur Béatrice dans sa Bible, et elle vit ce visage prendre les traits d'un masque mortuaire, puis ceux d'Anjali. Elle s'obligea à affronter le regard de l'homme, à contester ses dires. *De quoi ? Qui demande "de quoi" à Aden ? Un jour vous êtes en bonne santé, vous n'avez plus de dettes, vos femmes sont contentes, grâce à Allah, et le lendemain la fièvre vous prend, et si elle livre votre peau à la chaleur qu'elle a combattue pendant toutes ces années, vous mourez. De quoi ? Peu importe de quoi. De mauvaise peau ! De pestilence ! De malchance, si vous voulez. De chance, même.*

La maison lui appartenait. En parlant, il laissait voir les tiges vertes de khat qu'il avait dans la bouche. Le Dieu de la vieille religieuse n'avait pas pu la sauver, dit-il, levant les yeux au plafond et le désignant du doigt, comme s'il était toujours tapi là. Mary Joseph Praise suivit involontairement son regard, avant qu'elle ne se reprenne. Puis les yeux chassieux de l'homme redescendirent vers son visage, ses lèvres, et sa poitrine.

Si je connais tous ces détails sur le voyage de ma mère, c'est parce qu'ils sont passés de sa bouche aux oreilles d'autres personnes, pour parvenir jusqu'à

moi. Mais son récit s'arrêta à Aden. Il s'interrompit brusquement dans cette serre.

Ce qui est clair, c'est qu'elle s'était embarquée dans ce voyage avec la certitude que Dieu approuvait sa mission, pourvoirait à ses besoins et lui accorderait sa protection. Or, à Aden, quelque chose lui arriva. Personne ne sut exactement quoi. Mais c'est là qu'elle comprit que son Dieu était aussi un dieu vindicatif et dur, et qu'il pouvait l'être aussi envers Ses fidèles. Le diable s'était montré dans le masque mortuaire violacé et déformé de sœur Anjali, et Dieu avait permis cela. Pour elle, Aden était une ville mauvaise, où Dieu utilisait Satan pour lui montrer combien fragile et fragmenté était le monde, combien délicat l'équilibre entre le mal et le bien, et combien elle se montrait naïve dans sa foi. Son père disait : « Si tu veux faire rire Dieu, confie-lui tes projets. » Elle éprouva de la pitié pour Sainte Amma, dont le rêve futile d'édifier l'Afrique avait coûté la vie à Anjali.

Pendant bien longtemps je ne sus que cela : après une période de quelques mois, voire une année, ma mère, âgée alors de dix-neuf ans, réussit à s'enfuir du Yémen, traversa le golfe d'Aden pour se rendre dans l'ancienne ville de Harrar en Éthiopie, ou peut-être à Djibouti, puis de là, par le train, elle entra en Éthiopie *via* Dire Dawa pour arriver à Addis-Abeba.

Je connais l'histoire une fois qu'elle parvint à l'hôpital Missing. On frappa trois coups à la porte du bureau de l'infirmière en chef. « Entrez », dit-elle, et avec ce mot l'histoire de Missing prit un cours tout différent de ce que quiconque aurait pu imaginer. C'était au début de la saison des petites pluies, quand Addis vivait sous le joug de l'eau, et quand après des heures et des jours à n'entendre et voir que la pluie, on commençait à percevoir des choses étranges. L'infirmière en chef se demanda si cela expliquait cette vision d'une magnifique religieuse à la peau sombre sur le seuil de son bureau.

Les profonds yeux bruns de sœur Mary Joseph Praise se posèrent sur l'infirmière en chef telles deux mains chaudes sur ses joues, mais cette dernière se dirait plus tard qu'on lisait toutefois encore l'horreur du voyage dans ses pupilles dilatées. Il lui sembla que la lèvre inférieure de la jeune femme était si charnue qu'elle pouvait éclater au moindre contact. Sa guimpe, fermée au menton, emprisonnait ses traits en un strict ovale, mais nul tissu ne pouvait atténuer la ferveur de ce visage, ni cacher sa douleur et sa confusion. Son habit gris-brun devait naguère avoir été blanc. Mais, alors que les yeux de l'infirmière en chef descendaient le long de son corps, elle vit une tache de sang fraîche là où les cuisses se rejoignaient.

L'apparition, extraordinairement maigre et vacillante sur ses jambes, paraissait pourtant résolue, et il sembla miraculeux qu'elle fût douée de parole, tandis que d'une voix chargée de fatigue et de tristesse elle prononçait ces mots : « Je désire jouir du discernement et de l'écoute de Dieu qui parle dans et à travers cette communauté. Je vous demande de prier afin que je puisse passer le reste de ma vie dans Sa présence eucharistique dans le but de préparer mon âme pour le grand jour d'union entre la mariée et le Marié. »

L'infirmière en chef reconnut la litanie de la postulante qui prononce ses vœux, mots qu'elle avait elle-même prononcés bien des années auparavant. L'infirmière en chef répondit automatiquement, tout comme la mère supérieure l'avait fait : « Entrez dans la joie du Seigneur. »

Ce n'est que lorsque l'inconnue s'affaissa contre le chambranle que l'infirmière en chef fut tirée de sa transe et se leva précipitamment de son bureau pour la saisir. Faim ? Épuisement ? Perte de sang menstruel ? Qu'était cela ? Sœur Mary Joseph Praise ne pesait rien entre les bras de l'infirmière en chef. On coucha l'inconnue. Sous le voile, la guimpe et l'habit,

on découvrit des côtes saillantes et un ventre creux. Une fille ! Pas une femme. Oui, une fille qui venait à peine de dire adieu à l'enfance. Une fille avec des cheveux qui n'étaient pas coupés court comme ceux de la plupart des religieuses mais longs et épais. Une fille avec (et comment ne pas le remarquer) une poitrine déjà opulente.

L'instinct maternel de l'infirmière en chef s'éveilla, et elle s'installa au chevet de l'inconnue. Elle s'y trouvait quand la jeune religieuse se réveilla au milieu de la nuit, terrifiée, délirante, et s'accrocha à l'infirmière en chef une fois qu'elle comprit qu'elle était en sécurité. « Mon enfant, mon enfant, que vous est-il arrivé ? Tout va bien. Vous êtes en sécurité maintenant. » Les paroles de l'infirmière en chef la reconfortèrent, mais il fallut une semaine avant que la jeune femme puisse dormir seule et une autre semaine avant que la couleur ne revienne sur ses joues.

Quand les petites pluies prirent fin, quand le soleil montra son visage à la ville comme pour lui donner un baiser de réconciliation, et lui dire qu'après tout c'était sa ville préférée, celle qui méritait sa lumière la plus pure, l'infirmière en chef emmena sœur Mary Joseph Praise au dehors. Elle alla la présenter au personnel de Missing. Toutes deux entrèrent dans la salle d'opération n° 3 pour la première fois et, sous les yeux ébahis de l'infirmière en chef, l'expression sévère du nouveau chirurgien, Thomas Stone, laissa place à quelque chose qui ressemblait à de la joie lorsqu'il aperçut sœur Mary Joseph Praise. Il rougit, prenant sa main dans la sienne et l'écrasant jusqu'à ce que les larmes viennent aux yeux de la jeune religieuse.

Ma mère devait savoir alors qu'elle resterait toujours à Addis-Abeba, qu'elle resterait à l'hôpital Missing et aux côtés de ce chirurgien. Travailler pour lui, pour ses patients, être son assistante, était une

ambition suffisante, une ambition dénuée d'orgueil et, si Dieu le voulait, c'était quelque chose qu'elle pouvait raisonnablement faire. Il était trop difficile de songer à retourner en Inde *via* Aden.

Au cours des sept années suivantes où elle vécut et travailla à Missing, sœur Mary Joseph Praise parla rarement de son voyage et jamais de son séjour à Aden. « Chaque fois que je faisais mention d'Aden, disait l'infirmière en chef, ta mère regardait derrière son épaule, comme si Aden ou ce qu'elle avait laissé derrière elle la rattrapait. L'inquiétude et la terreur qui se peignaient sur son visage ne m'encourageaient pas à recommencer. Cela me faisait peur, crois-moi. Elle disait seulement : "C'était la volonté de Dieu que j'y aille. Ses voies sont impénétrables." Cette réponse n'avait rien d'irrespectueux, remarque. Elle croyait que son travail consistait à faire de sa vie quelque chose de beau pour Dieu. C'est Lui qui l'avait menée à Missing. »

Un tel blanc dans l'histoire, particulièrement celle d'une courte vie, attire l'attention. Un biographe, ou un fils, doit creuser profond. Peut-être que l'effet secondaire de pareille quête serait que j'étudie la médecine, ou que je trouve Thomas Stone.

Sœur Mary Joseph Praise commença à remplir la tâche qu'elle assumerait jusqu'à la fin de ses jours lorsqu'elle entra dans la salle d'opération n° 3. Elle fournit en instruments, ganta et vêtit le docteur Stone, se tenant de l'autre côté de la table, lui tendant le petit rétracteur quand il avait besoin de voir, coupant la suture quand il lui en présentait les extrémités et anticipant ses besoins en irrigation ou en aspiration. Quelques semaines plus tard, les jours où l'instrumentiste n'était pas là, ma mère faisait à la fois office d'infirmière et de première assistante. Qui savait mieux qu'une première assistante quand Stone avait besoin d'un bistouri pour faire une incision fine

ou s'il suffisait qu'on lui entoure le doigt de gaze ? C'était comme si son esprit était divisé en deux compartiments, l'un lui permettant de faire passer les instruments du plateau à sa main, tandis que l'autre faisait office de troisième bras pour Stone, soulevant le foie, ou tenant de côté l'épiploon, cet épais tablier qui protège les intestins, ou maintenant du bout d'un doigt un tissu œdémateux pour que Stone voie où piquer son aiguille.

L'infirmière en chef passait la tête à la porte. « De la danse, mon cher Marion. Une équipe de rêve. Totalement silencieuse, me disait-elle. Pas besoin de demander des instruments ni de dire : "Essayez", "Coupez" ou "Aspirez". Elle et Stone... on n'a jamais rien vu de plus efficace. Je soupçonne que nous les ralentissions parce que nous n'étions pas assez rapides pour leur amener et leur enlever les patients. »

Pendant sept ans Stone et sœur Mary Joseph Praise observèrent le même emploi du temps. Quand ils opéraient tard dans la nuit et jusqu'au matin, elle se tenait face à lui, plus fidèle que son ombre, consciencieuse, compétente, sans une plainte, sans une absence. Jusqu'au jour où mon frère et moi annonçâmes notre présence dans ses entrailles, et notre irrépressible désir de remplacer le placenta par le lait de ses seins.



## Le doigt manquant

À Missing, Thomas Stone avait la réputation d'être, sous un calme apparent, passionné et même mystérieux, bien que le docteur Ghosh, interne et homme à tout faire de l'hôpital, contestât ce qualificatif, disant : « Quand un homme est un mystère pour lui-même on ne peut pas dire qu'il est mystérieux. » Ceux qui le fréquentaient avaient appris à ne pas trop se fier à l'attitude de Stone, qu'un étranger eût trouvée renfrognée, quand en fait il était maladivement timide. Empoté et maladroit à l'extérieur de la salle d'opération n° 3, à l'intérieur, il était concentré et fluide ; on avait l'impression que là seulement son corps et son âme ne pouvaient faire qu'un, que son activité cérébrale était enfin adaptée à son milieu.

En tant que chirurgien, Stone était célèbre pour sa rapidité, son courage, sa hardiesse, sa décision, son inventivité, l'économie de ses mouvements et son calme sous la pression. C'étaient les compétences qu'il avait aiguisées sur des patients confiants et soumis, brièvement en Inde, puis en Éthiopie. Mais quand sœur Mary Joseph Praise, son assistante pendant sept ans, ressentit les premières douleurs, toutes ces qualités disparurent.

Le jour de notre naissance, Thomas Stone se tenait au-dessus d'un jeune ventre qu'il s'apprêtait à ouvrir. Il tendit la main, paume vers le haut, pour recevoir

le bistouri dans ce geste éternel qui rythmerait à jamais ses heures en tant que chirurgien. Mais pour la première fois en sept ans, l'acier n'avait pas claqué dans la paume à l'instant où ses doigts s'étaient ouverts ; en effet, le tapotement timide lui signala que quelqu'un d'autre que sœur Mary Joseph Praise se tenait en face de lui. « Impossible », dit-il quand une voix contrite lui expliqua que sœur Mary Joseph Praise était indisposée. Durant les sept années passées jamais il ne s'était trouvé là sans elle. Son absence était aussi dérangement et exaspérante qu'une goutte de sueur prête à lui tomber dans l'œil pendant qu'il opérât.

Stone ne leva pas les yeux tandis qu'il pratiquait son incision préparatoire. Peau. Graisse. Fascia. Fendre le muscle. Puis, séparant les tissus sans les couper, il exposa le péritoine scintillant, qu'il incisa. Son doigt se glissa dans la cavité abdominale, à travers cette ouverture, et creusa à la recherche de l'appendice. Mais, à chaque étape, il lui fallut attendre une fraction de seconde, ou refuser d'un geste l'instrument proposé pour un autre. Il était inquiet au sujet de sœur Mary Joseph Praise, même s'il n'en avait pas conscience ou ne voulait pas l'admettre.

Il fit appeler la stagiaire, une jeune Érythréenne nerveuse. Il la pria d'aller trouver sœur Mary Joseph Praise et de lui rappeler que les médecins et les infirmières ne pouvaient pas s'offrir le luxe de tomber malades. « Demandez-lui... » Les lèvres de la stagiaire terrifiée bougeaient tandis qu'elle tâchait d'apprendre par cœur son message. « ... Soyez aimable de lui demander si elle se rappelle que je suis retourné en salle d'opération le lendemain du jour où je me suis amputé le doigt. »

Cet événement déterminant dans la vie de Stone avait eu lieu cinq ans auparavant. Son aiguille avait percé la pulpe de son index droit tandis qu'il travaillait sur un ventre plein de pus. Il avait immédia-

tement arraché son gant et, avec une aiguille hypodermique, il avait injecté de l'acriflavine, précisément un millilitre d'une solution diluée à 1/500, dans le minuscule tracé suivi par l'aiguille. Puis il avait également infiltré le tissu environnant. La teinture orange avait métamorphosé le doigt en une énorme sucette. Mais en dépit de ces mesures, une vague rouge s'était en quelques heures étendue du bout du doigt dans la gaine du tendon jusque dans la paume. Malgré des comprimés de sulfatriade et, plus tard, à l'insistance de Ghosh, une injection de précieuse pénicilline dans la fesse, des zébrures écarlates (indices d'une infection streptococcique) étaient apparues sur son poignet, et le nœud lymphatique épitrochléen derrière le coude avait atteint la taille d'une balle de golf. Les frissons le faisaient claquer des dents et secouer son lit. (Ce qui devait donner lieu à un aphorisme dans son fameux manuel, un stonisme, comme l'appelaient ses lecteurs : « Si les dents claquent, c'est un refroidissement, mais si le lit tremble, c'est un vrai frisson. ») Il avait pris une décision rapide : amputer son doigt avant que l'infection ne se propage, et opérer lui-même.

La stagiaire attendit le reste du message pendant que Stone tirait de l'incision l'appendice pareil à un ver et le déroulait, tel un pêcheur présentant sa prise au bout de sa ligne. Il arrêta net les quelques saignements à coups de pinces hémostatiques – comme on tire des canards qui surgissent les uns après les autres dans un stand de foire –, tout en clampant les vaisseaux de l'appendice. Il les ligatura avec du catgut, à une vitesse telle qu'on ne pouvait distinguer les mouvements de ses mains, jusqu'à ce que les pinces soient enlevées.

Stone montra sa main à la stagiaire. Cinq ans après l'amputation, elle semblait normale, bien qu'en y regardant de plus près l'index manquât. Le secret de ce résultat esthétique était que la tête du métacarpien

– la jointure du doigt manquant – avait été également coupée, de sorte qu’il n’y avait pas de moignon dans le V entre le pouce et le majeur. C’était comme si les doigts s’étaient déplacés d’un rang. Des gants sur mesure ajoutaient à l’illusion. Loin d’être un désavantage, sa main pouvait pénétrer des crevasses et des agencements de tissu interdits aux autres, et son majeur avait développé la dextérité d’un index. Cela, joint au fait que son majeur était plus long que son ancien index, signifiait qu’il pouvait déloger un appendice de sa cachette derrière un cæcum (le début du colon) mieux qu’aucun chirurgien au monde. Il pouvait faire un nœud au fin fond du lit de la vésicule biliaire rien qu’avec ses doigts alors que les autres chirurgiens devaient recourir à un porte-aiguille. Plus tard, à Boston, il serait connu pour ponctuer son cours sur l’examen rectal (« *Semper per rectum, par anum salutem*, si vous n’y mettez pas le doigt, vous vous le fourrez dans l’œil ») en levant le majeur, promu maintenant au statut d’index.

Les élèves de Stone ne négligeaient jamais cette opération, non pas seulement parce que Stone leur avait mis dans la tête que la plupart des cancers du colon se trouvent dans le rectum ou le sigmoïde, mais parce qu’ils savaient qu’ils seraient virés s’ils omettaient de le faire. Une histoire circulait sur un des élèves de Stone qui, après avoir examiné un ivrogne aux urgences et l’avoir soigné, retourna dans sa chambre. Au moment de s’endormir, il se rappela qu’il avait oublié de lui faire un examen rectal. Mû par le remords et la crainte que son patron ne découvre sa faute, il s’était relevé et avait quitté l’hôpital. Il finit par dénicher le patient dans un bar où, en échange d’une bière, l’homme avait accepté de baisser son pantalon et de se laisser examiner, soulageant ainsi la conscience du jeune médecin.

La stagiaire qui se trouvait dans la salle d'opération n° 3 le jour où sœur Mary Joseph Praise nous mit au monde était une jeune et jolie – non, *belle* – Érythréenne. Malheureusement, son sérieux et son application faisaient oublier sa jeunesse et son apparence.

Elle se mit vite à la recherche de ma mère, sans prendre le temps de s'interroger sur le bien-fondé du message dont elle était chargée. De toute évidence, Stone n'aurait jamais imaginé qu'il pût causer de la peine à sœur Mary Joseph Praise. Comme c'est souvent le cas avec les gens talentueux mais timides, on pardonnait généralement à Stone ce que le docteur Ghosh appelait sa débilité sociale. Ces défauts étaient sans importance dans une telle personnalité : ils ne constituaient pas une gêne pour lui, seulement un sujet d'irritation pour autrui.

À l'époque de notre naissance, la stagiaire, qui n'avait pas encore dix-huit ans, avait tendance à confondre la calligraphie et les dossiers médicaux impeccables – choses à laquelle l'infirmière en chef tenait beaucoup – avec l'attention portée aux patients.

Elle était fière d'être considérée comme meilleure que les cinq autres stagiaires de l'école d'infirmières de Missing, et la plupart du temps elle parvenait à oublier que sa qualité n'était due qu'au fait qu'elle redoublait.

Rendue orpheline par la variole, qui avait aussi déposé sur ses joues un léger paysage lunaire, elle avait compensé dès le plus jeune âge la gêne que lui causait ce handicap en étant excessivement studieuse, tendance encouragée par les sœurs de la Nigrizia (Afrique) qui l'avaient élevée dans leur orphelinat d'Asmara. Elle faisait étalage de son application comme si ce n'était pas seulement une qualité mais un don du ciel, à l'instar d'un grain de beauté ou d'un orteil en trop. Elle avait tenu ses promesses en sautant des classes à l'école religieuse d'Asmara, en parlant couramment l'italien officiel (contrairement

à la version allégée des prépositions et des pronoms apprise dans les bars et les cinémas par de nombreux Éthiopiens), et en étant capable de réciter sa table de dix-neuf.

On pourrait dire que la présence de la stagiaire à Missing était un accident de l'histoire. Asmara, où elle était née, était la capitale de l'Érythrée, colonie italienne depuis 1885. Sous Mussolini, les Italiens avaient envahi l'Éthiopie en 1935, sans que les grandes puissances n'interviennent. En s'alliant avec Hitler, Mussolini scella son destin, et en 1941, le corps expéditionnaire du colonel Gideon Wingate avait défait les Italiens et libéré l'Éthiopie. Les Alliés firent à l'empereur Hailé Sélassié un cadeau très inhabituel : ils donnèrent en protectorat la très ancienne colonie de l'Érythrée à l'Éthiopie nouvellement libérée. L'empereur s'y était activement employé afin d'obtenir pour son pays enclavé une ouverture sur la mer avec le port de Massawa, sans parler de la belle ville d'Asmara. Les Anglais avaient peut-être voulu punir les Érythréens d'avoir longuement collaboré avec les Italiens. Des milliers d'*askaris* érythréens s'étaient enrôlés dans l'armée italienne, avaient combattu leurs voisins noirs et étaient morts aux côtés de leurs maîtres blancs.

Pour les Érythréens, le don de leurs terres à l'Éthiopie avait été une blessure inimaginable : c'était comme donner la France libérée à l'Angleterre sous le seul prétexte que leurs deux peuples étaient blancs et mangeaient du chou-fleur. Quand, quelques années plus tard, l'empereur annexa le pays, les Érythréens se soulevèrent.

Mais le fait d'appartenir à l'Éthiopie avait certains avantages : la stagiaire fut la première Érythréenne à obtenir une bourse pour entrer dans l'unique école d'infirmières d'Addis-Abeba, à l'hôpital Missing. Jusqu'alors sa trajectoire avait été aussi spectaculaire que sans précédent, un modèle pour toute la jeunesse. C'était aussi pousser le destin à lui faire un croc-en-jambe.

Ce n'est pourtant pas le destin qui se mit en travers du chemin de la stagiaire quand elle entra à l'hôpital, et ce ne furent pas ses difficultés en amharique, ni en anglais, car elle franchit bientôt ces obstacles et les maîtrisa. Elle découvrit que la mémorisation (le « par cœur » comme l'appelait l'infirmière en chef) ne l'aidait pas au chevet des malades, quand elle peinait pour distinguer l'insignifiant du potentiellement mortel. Bien sûr, elle pouvait réciter, et récitait effectivement la liste des nerfs crâniens comme un mantra pour calmer ses propres nerfs. Elle pouvait débiter la composition de *mistura carminativa* (1 mg de bicarbonate de soude, 2 ml d'esprit d'ammoniaque et de teinture de cardamome, 0,6 ml de teinture de gingembre, 1 ml d'esprit de chloroforme, le tout arrosé de 30 ml d'eau de menthe) contre la dyspepsie. Mais ce qu'elle ne pouvait pas faire, et elle enrageait de voir avec quelle facilité le faisaient ses condisciples, c'était de cultiver la seule capacité qui lui manquait : le bon sens médical. La seule référence qui y était faite dans son manuel était si mystérieuse, et ce d'autant plus après qu'elle l'eut mémorisée, qu'elle avait commencé à croire que ces lignes avaient été placées là uniquement pour l'embêter :

Le bon sens médical est plus important que le savoir, bien que celui-ci ne fasse que le renforcer. Le bon sens médical est une qualité qui ne peut être définie et pourtant elle est inestimable quand on la possède et remarquable quand on ne la possède pas. Pour paraphraser Osler, une infirmière dotée d'un savoir théorique mais privée du bon sens médical est pareille à un navigateur embarqué sur un navire capable de tenir la mer, mais sans boussole, ni carte ni sextant. (Évidemment l'infirmière dépourvue de connaissances théoriques n'a pas pris la mer !)

La stagiaire avait pris la mer – de cela elle était sûre. Elle était décidée à prouver qu'elle avait bien une carte et une boussole, aussi considérait-elle toute tâche comme une mise à l'épreuve de ses capacités, une occasion de faire montre de bon sens médical (ou de cacher qu'elle en était dépourvue).

Elle courut, comme si des djinns étaient à ses trousses, dans le passage couvert reliant la salle d'opération au reste de l'hôpital. Les malades et les parents des opérés du jour étaient accroupis ou assis en tailleur de chaque côté de son trajet. Un homme pieds nus, sa femme et deux petits enfants partageaient un repas, plongeant les doigts dans un bol bordé d'*injerra* qui contenait un curry de lentilles, tandis qu'un bébé, caché dans le shama de sa mère, tétait. À son passage, ils tournèrent vers elle des regards inquiets, ce qui lui fit sentir son importance. De l'autre côté de la cour, elle voyait les femmes en shamas blancs et coiffées de turbans rouges et orange vif entassées sur les bancs réservés aux patients en consultation externe – de loin, celles-ci lui faisaient penser à des poules dans un poulailler.

Elle monta quatre à quatre l'escalier menant à la chambre de ma mère. Elle frappa, mais ne reçut pas de réponse. Toutefois, comme la porte n'était pas verrouillée, elle put apercevoir sœur Mary Joseph Praise allongée dans son lit, la tête tournée vers le mur. « Ma sœur... » appela-t-elle tout bas, et quand ma mère gémit, la stagiaire comprit qu'elle était réveillée. « Le docteur Stone m'envoie vous dire... » Elle se sentit soulagée d'avoir retenu le message en son entier. Elle attendit la réponse, et n'en obtenant pas, pensa que ma mère était peut-être fâchée contre elle. « Je ne suis venue que parce que le docteur Stone m'a envoyée. Je suis désolée de vous déranger. J'espère que vous vous sentez mieux. Avez-vous besoin de quelque chose ? » Elle attendit consciencieusement



et, après un moment, quitta discrètement la pièce. Puisqu'il n'y avait pas de message pour le docteur Stone et que son cours de pédiatrie allait commencer, elle ne retourna pas à la salle d'opération n° 3.

On était au début de l'après-midi quand le docteur Stone se rendit au pavillon des infirmières. Il avait terminé l'appendicectomie, puis deux gastro-jéjunostomies sur des patients souffrant d'ulcères de l'estomac, trois opérations de la hernie, une hydrocèle, une thyroïdectomie subtotale et une greffe de la peau, mais, selon ses critères, tout cela avait été terriblement long. Une épreuve. Les sourcils froncés, il monta les marches. Il comprenait que sa rapidité dépendait dans une large mesure – plus qu'il ne l'avait jamais imaginé – de sœur Mary Joseph Praise... Pourquoi était-il obligé de penser à pareilles choses ? Où était-elle ? Voilà ce qu'il devait savoir. Et quand serait-elle de retour ?

Il n'obtint pas de réponse quand il frappa. C'était la chambre du coin au premier étage. La femme du concierge surgit pour se plaindre de cette intrusion indue. Bien que l'infirmière en chef et sœur Mary Joseph Praise fussent les seules religieuses à Missing, la femme du concierge agissait comme si l'accès à sa vocation lui avait été refusé. Avec un foulard qui lui couvrait le front et un crucifix de la taille d'un revolver, elle ressemblait à une religieuse. Elle se considérait plus ou moins comme la gardienne du foyer des infirmières, la protectrice des vierges de Missing. Elle avait la sensibilité d'une araignée au pas du mâle tentant une incursion dans son territoire. Mais, voyant de qui il s'agissait, elle recula.

Stone n'était jamais entré dans la chambre de sœur Mary Joseph Praise. Quand elle dactylographiait ses manuscrits ou travaillait à leur illustration, elle venait dans sa chambre ou dans son bureau, qui jouxtait la clinique.

Il tourna la poignée, appelant : « Ma sœur ? Ma sœur ! » Il fut accueilli par un miasme à la fois familier et alarmant, mais il ne put l'identifier.

Il tâtonna à la recherche de l'interrupteur et, ne le trouvant pas, poussa un juron. Il alla à tâtons jusqu'à la fenêtre, se cognant contre une commode. Il ouvrit le châssis vitré et poussa les persiennes. La lumière du jour envahit la pièce étroite.

Sur la commode était posé un gros bocal qui attirait les rayons du soleil. Le fluide ambré qu'il contenait l'emplissait jusqu'à l'épais couvercle scellé à la cire. Il pensa tout d'abord que le bocal contenait peut-être une relique, une icône. Ses bras se couvrirent de chair de poule, son corps réagissant avant son cerveau : là, suspendu dans le liquide, l'ongle pivotant délicatement sur le fond telle une ballerine sur les pointes, se mouvait son index. La peau sous l'ongle avait la texture d'un vieux parchemin, tandis que la base de son doigt arborait la décoloration violette de l'infection. Il sentit une envie, un vide et une démangeaison dans sa paume droite que seul ce doigt manquant aurait pu soulager.

« Je ne savais pas... » dit-il en se tournant vers le lit, mais ce qu'il y vit lui fit oublier ce qu'il était sur le point de dire.

Sœur Mary Joseph Praise était étendue sur son étroite couche, les lèvres bleues. Ses yeux ternes regardaient au-delà de son visage. Elle était d'une pâleur mortelle. Il prit son pouls : rapide et faible. Il fut envahi par un souvenir involontaire : sœur Anjali dans le coma à bord du *Calangute*, sept ans auparavant. Une sensation de froid se propagea de son ventre à sa poitrine. Il se trouvait soudain submergé par une émotion qu'il avait rarement ressentie en tant que chirurgien : la peur.

Ses jambes ne le supportaient plus.

Il tomba à genoux à côté de son lit. « Mary ? » dit-il. Il ne pouvait faire autre chose que répéter son

prénom. Sur ses lèvres, il sonna comme une interrogation, puis un terme d'affection, puis une déclaration d'amour résumée en un seul mot. *Mary ? Mary, Mary !...* Elle fut incapable de répondre.

Ses mains furent prises de paralysie comme celles d'un vieillard tandis qu'elles se tendaient vers son visage. Il embrassa son front. Cet acte extraordinaire et incontrôlable lui fit prendre conscience, non sans quelque fierté, qu'il l'aimait et que non seulement il n'était pas incapable d'aimer, mais qu'il l'aimait depuis sept ans. S'il avait été aveugle à son amour, c'était peut-être parce qu'il avait pris naissance dès qu'il l'avait rencontrée sur ces marches glissantes, dès qu'elle l'avait soigné, lavé, ramené à la vie, à bord du *Calangute*. Il avait pris naissance dès qu'elle l'avait tenu dans ses bras et l'avait tiré jusqu'au hamac avant de le nourrir à la cuillère. Il avait pris naissance dès qu'ils s'étaient penchés sur le corps de sœur Anjali. Mais l'amour avait atteint son apogée quand sœur Mary Joseph Praise était venue travailler à ses côtés en Éthiopie, et depuis il n'avait jamais faibli. Un amour si fort – sans flux ni reflux, ni hauts ni bas, en vérité immuable – qu'il lui était demeuré invisible pendant ces sept ans : il faisait partie de l'ordre des choses, il l'avait considéré comme allant de soi.

Mary l'aimait-elle ? Oui. Bien sûr. De cela il était certain. Elle l'avait aimé, mais, calquant son attitude sur la sienne – calquant toujours son attitude sur la sienne –, elle n'avait rien dit. Et qu'avait-il fait pendant toutes ces années ? Il l'avait considérée comme allant de soi. *Mary, Mary, Mary*. Même son nom était une révélation pour lui, qui ne l'avait jamais appelée que « ma sœur ». Il sanglotait, terrifié à l'idée de la perdre, mais cela, aussi, il comprenait que c'était de l'égoïsme – le besoin qu'il avait d'elle se manifestait de nouveau. Aurait-il l'occasion de se racheter ? Comme un homme pouvait être stupide !

Sœur Mary Joseph Praise sentit à peine qu'il la touchait. Sa joue était de nouveau brûlante. Il souleva le drap, découvrant un ventre généreusement gonflé.

Pour lui, le gonflement de l'abdomen chez une femme était signe d'une grossesse, jusqu'à preuve du contraire. Mais son esprit écarta cette pensée, refusant de la considérer – il s'agissait d'une religieuse, après tout. Au lieu de quoi il diagnostiqua immédiatement une occlusion intestinale... ou un épanchement dans la cavité péritonéale... ou une hémorragie du pancréas... enfin, une catastrophe abdominale...

Ses sanglots se muant en ahanements, il la porta hors de sa chambre, négociant le passage de la porte, puis tâchant de ne pas lui cogner les pieds contre la balustrade, puis le long du chemin menant à la salle d'opération. Son corps lui paraissait invraisemblablement lourd.

La réponse à la question que l'examineur en chef lui avait posée (« Quel traitement d'urgence administret-on par l'oreille ? ») quand il s'était présenté à l'oral de l'école royale de chirurgie d'Édimbourg après avoir passé l'écrit – à savoir : « Des paroles de réconfort ! » – lui avait valu son diplôme. Mais aujourd'hui, au lieu de prononcer les mots rassurants et apaisants qui eussent été à la fois compatissants et thérapeutiques, Stone cria au secours à pleins poumons.

Ses cris, relayés par la gardienne des vierges, ameutèrent tout le monde, y compris Gebrew le concierge, qui arriva en courant accompagné de Koochooloo, avec deux chiens anonymes sur les talons.

L'infirmière en chef fut aussi choquée par l'état d'impuissance et de panique où se trouvait Stone que par la vision de sœur Mary Joseph Praise.

Seigneur, il a remis ça ! pensa-t-elle tout d'abord.

C'était un secret bien gardé que Stone avait pris trois ou quatre cuites phénoménales depuis son arrivée à Missing. Chez un homme qui buvait rarement, qui adorait son métier, qui jugeait que le sommeil

était du temps perdu, à qui il fallait rappeler d'aller se coucher, ces écarts de conduite laissaient perplexes. Ces accès le prenaient avec la soudaineté de la grippe et le plongeait dans un état de terreur proche de la possession. Le premier patient sur la liste du matin était sur la table, prêt à être anesthésié – il n'y avait cependant aucun signe de Stone. Quand on alla à sa recherche la première fois, on tomba sur un Blanc échevelé qui faisait les cent pas dans sa chambre en bredouillant des paroles incompréhensibles. En ces occasions, il ne dormait ni ne mangeait, se glissant au dehors en pleine nuit pour refaire provision de rhum. La dernière fois, il avait grimpé à l'arbre qui se dressait devant sa fenêtre et y était resté perché pendant des heures, marmonnant comme une poule en colère. Une chute de pareille hauteur lui aurait fracassé le crâne. L'infirmière en chef, à la vue de ces yeux de mangouste injectés de sang qui la fixaient, avait fui, laissant sœur Mary Joseph Praise et Ghosh monter la garde et tâcher de le persuader de descendre, de manger et de cesser de boire.

Aussi brusquement qu'elle avait commencé, en deux jours, jamais plus de trois, la crise passait, et après un très long sommeil Stone était de retour au travail comme si rien n'était arrivé, ne faisant aucune allusion aux désagréments qu'il avait causés, n'en ayant aucun souvenir. Personne ne lui en parlait car l'autre Stone, celui qui buvait rarement, aurait été blessé et insulté par toute question ou accusation. L'autre Stone travaillait comme trois chirurgiens à temps plein, et ces cuites étaient le prix – modeste – à payer.

L'infirmière en chef s'approcha. Les yeux de Stone n'étaient pas injectés de sang et il ne sentait pas l'alcool. Non, c'était l'état de sœur Mary Joseph Praise qui le mettait sens dessus dessous, et à juste raison. Tandis que l'infirmière en chef reportait son attention sur sœur Mary Joseph Praise, elle n'en éprouva

pas moins un soupçon de satisfaction : enfin il avait dévoilé son âme, manifesté ses sentiments pour son assistante.

L'infirmière en chef ignora les paroles décousues de Stone à propos de volvulus, ou d'iléus, ou de pancréatite ou encore de péritonite tuberculeuse. « Allons dans la salle d'opération », dit-elle, et, quand ils furent arrivés, elle déclara : « Posez-la sur la table. »

Alors l'infirmière en chef vit ce qu'elle avait vu sept ans auparavant : l'habit de sœur Mary Joseph Praise imbibé de sang dans la région du pubis. Elle se rappela l'arrivée de sœur Mary Joseph Praise : la vue du sang sur ses vêtements lui avait causé la même inquiétude. Elle ne lui avait jamais demandé quelle était la cause de ce saignement, même si la forme de la tache l'avait invitée à lui donner un sens. Elle avait élaboré bien des hypothèses pour expliquer ce mystère. Avec les années, elle avait conclu à des causes surnaturelles.

C'était la raison pour laquelle l'infirmière en chef regardait maintenant les paumes et la poitrine de sœur Mary Joseph Praise tandis que Stone l'allongeait, comme si elle s'attendait à y voir des stigmates, comme si ce premier mystère en avait engendré un second. Mais non, il n'y avait de sang que sur la vulve. Beaucoup de sang. Avec des caillots noirs. Et de petits ruisseaux rouge vif qui coulaient le long des cuisses. L'infirmière en chef n'eut plus de doute, tandis que le sang dégouttait par terre ; cette fois-ci c'était un sang profane.

Elle s'assit entre les jambes de sœur Mary Joseph Praise, ignorant volontairement l'estomac enflé. Les lèvres étaient gonflées et bleues, et quand elle introduisit sa main gantée, elle rencontra le col de l'utérus complètement dilaté.

Il y avait beaucoup trop de sang. Quand sa patiente émit un gémissement pitoyable, elle faillit lâcher son

spéculum. Le cœur de l'infirmière en chef cognait, ses mains tremblaient. Elle se pencha, inclina de nouveau la tête pour inspecter l'intérieur. Là se trouvait la tête d'un bébé.

« Seigneur, elle est... dit l'infirmière en chef, quand elle put enfin parler, le souffle coupé par le mot sacrilège qui menaçait de l'étouffer et que sa bouche ne pouvait plus contenir ... enceinte ! »

Tous ceux qui étaient présents et à qui j'ai pu parler se rappellent cet instant où l'atmosphère se figea, où le bruyant tic-tac de la pendule s'arrêta et où un long silence s'ensuivit.

« Impossible ! » s'écria Stone, pour la deuxième fois ce jour-là. Et bien que cet adjectif fût aussi erroné que déplacé, il permit à tous de respirer de nouveau.

Mais l'infirmière en chef savait qu'elle avait raison.

Elle allait devoir mettre ce bébé au monde. Le docteur Kalpana Hemlatha – que tous appelaient Hema – était absent.

L'infirmière en chef avait mis au monde des centaines de bébés. Elle se le répéta afin de s'empêcher de paniquer.

Mais comment faire pour repousser non seulement ses appréhensions mais aussi son désarroi ? Une des leurs, une épouse du Christ – enceinte ! C'était impensable. Son esprit refusait de le digérer. Et pourtant la preuve était là, devant ses yeux.

La même pensée empêchait l'instrumentiste, le garçon de salle aux pieds nus et Mlle Asqual, l'anesthésiste, de se concentrer. Et en s'activant pour préparer la patiente, ils se heurtèrent les uns aux autres et renversèrent un goutte-à-goutte. Seule la stagiaire, mortifiée de n'avoir rien remarqué le matin en allant voir sœur Mary Joseph Praise, ne prit pas le temps de se demander comment celle-ci était tombée enceinte.

L'infirmière en chef avait l'impression que le cœur allait lui sortir de la poitrine tant il cognait. « Seigneur, quelles pires circonstances pouvez-vous inventer pour un accouchement ? Une grossesse qui est un péché mortel. Une mère qui est comme ma fille. Un saignement aussi abondant, une pâleur de fantôme... » Et tout cela alors qu'Hema, l'unique gynécologue de Missing, pas la meilleure du pays, mais la meilleure que l'infirmière en chef eût jamais vue, était absente.

Bachelli, qui habitait la Piazza, était un obstétricien plus ou moins compétent, mais on ne pouvait compter sur lui après deux heures de l'après-midi, et sa maîtresse érythréenne ne le laissait pas sortir en « visite ». Jean Tran, le franco-vietnamien de la Casa Popolare, faisait un peu de tout et souriait beaucoup. Cependant, même si on arrivait à les joindre, il faudrait encore un certain temps avant que l'un ou l'autre arrive.

Non, l'infirmière en chef devait le faire elle-même. Elle devait oublier les implications de cette grossesse. Elle devait respirer, se concentrer. Elle devait procéder à un accouchement normal.

Mais cet après-midi et ce soir-là, la normalité n'allait pas être au rendez-vous.

Stone, la bouche ouverte, attendait les instructions de l'infirmière en chef tandis que celle-ci faisait face à la vulve, guettant la descente du bébé. Stone croisait les mains sur son ventre pour les laisser retomber l'une après l'autre. Il voyait sœur Mary Joseph Praise devenir de plus en plus pâle. Et quand Mlle Asqual, d'une voix paniquée, annonça la pression artérielle – systolique à quatre-vingts, palpable – Stone chancela comme s'il allait s'évanouir.

Malgré les contractions de l'utérus que l'infirmière en chef sentait à travers le ventre et voyait sur le visage déformé de sœur Mary Joseph Praise, et en dépit du fait que le col était grand ouvert, rien ne se



passa. La tête du bébé tout en haut du canal utérin, avec le col de l'utérus aplati comme un joint métalloplastique autour, faisait toujours penser à une tête d'évêque chauve. Un évêque qui refusait de bouger. Et entre-temps, quel flot de sang ! Une flaque sombre s'était formée sur la table et le liquide rouge sortait par vagues du canal utérin. Même si le sang est habituel en salle de travail et d'opération, il semblait tout de même à l'infirmière en chef qu'il y en avait beaucoup.

« Docteur Stone... » dit-elle, les lèvres tremblantes.

Un Stone perplexe se demanda pourquoi elle s'adressait à lui. « Docteur Stone... » répéta-t-elle.

Pour l'infirmière en chef, le bon sens médical voulait qu'elle connût ses limites. « Pour l'amour de Dieu, elle a besoin d'une césarienne ! » Mais elle ne prononça pas ces mots parce qu'avec Stone ils pouvaient avoir l'effet opposé. Au lieu de quoi, à voix basse, penchant la tête, l'infirmière en chef poussa sur ses cuisses pour se relever afin de libérer la place entre les jambes de sœur Mary Joseph Praise.

« Docteur Stone, la patiente est à vous », dit-elle à l'homme dont tout le monde pensait qu'il était le père, mettant entre ses mains non seulement la vie d'une femme qu'il avait choisi d'aimer, mais nos deux vies – la mienne et celle de mon frère – qu'il choisit de haïr.

## La Porte des Larmes

Quand sœur Mary Joseph Praise ressentit les premières douleurs, le docteur Kalpana Hemlatha, la femme que je devais plus tard considérer comme ma mère, était à huit cents kilomètres de là et trois mille mètres dans les airs. Au-delà de l'aile tribord de l'avion, Hema avait une magnifique vue sur Bab el Mandab – la Porte des Larmes – ainsi nommée à cause des innombrables navires qui avaient coulé dans ce détroit resserré séparant le Yémen et le reste de l'Arabie de l'Afrique. À cette latitude, l'Afrique était réduite à sa corne : l'Éthiopie, Djibouti et la Somalie. Hema reconnut la Porte des Larmes alors qu'elle s'élargissait presque insensiblement pour devenir la mer Rouge, se déroulant en direction du nord jusqu'à l'horizon.

En classe de géographie, à Madras, Hema devait marquer les lieux de production de la laine et du charbon sur une carte des îles britanniques. L'Afrique figurait dans le programme comme un terrain de jeu pour le Portugal, l'Angleterre et la France, un endroit où Livingstone avait découvert des chutes spectaculaires auxquelles il donna le nom de la reine Victoria, et où Stanley trouva Livingstone. Plus tard, lorsque mon frère Shiva et moi-même fîmes le voyage avec Hema, elle nous enseigna la géographie pratique qu'elle s'était enseignée elle-même. Elle désigna la

mer Rouge et dit : « Imaginez ce ruban d'eau qui monte comme une déchirure dans une jupe, séparant l'Arabie saoudite du Soudan, et plus haut la Jordanie de l'Égypte. Je pense que Dieu a voulu détacher la péninsule arabique de l'Afrique. Et pourquoi pas ? Qu'est-ce que les gens de ce côté ont de commun avec les gens de l'autre ? »

Tout en haut de la déchirure, un isthme étroit, le Sinaï, contrecarrait les plans divins et reliait l'Égypte et Israël. Le canal de Suez fait de main d'homme achevait la déchirure et permettait à la mer Rouge de rejoindre la Méditerranée, évitant aux navires le long détour par le cap de Bonne-Espérance. Hema nous disait toujours que c'était au-dessus de la Porte des Larmes qu'elle avait eu la révélation qui avait changé sa vie. « J'ai entendu un appel quand j'étais dans l'avion. Quand j'y repense, je sais que c'était vous. » Cette boîte de conserve bringuebalante m'a toujours paru un endroit improbable pour son épiphanie.

Hema était assise sur le banc en bois qui longeait des deux côtés le fuselage nervuré du DC-3. Elle ignorait à quel point on avait besoin de ses services à Missing, l'hôpital où elle travaillait depuis huit ans. Le grondement continu des deux moteurs était si assourdissant, qu'une demi-heure après le décollage il lui semblait que le bruit avait pris possession de son corps. Elle avait des ampoules aux fesses à cause de la dureté du banc et des secousses de l'appareil. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle avait l'impression de voyager dans un char à bœufs sur un chemin plein d'ornières.

Avec elle se trouvaient des Gujaratis, des Malayalis, des Français, des Arméniens, des Grecs, des Yéménites et quelques autres dont le costume et la langue ne révélaient pas aussi clairement les origines. Quant à elle, elle portait un sari en coton blanc, une blouse sans manches blanc cassé, et un diamant à la narine

gauche. Ses cheveux, partagés par une raie médiane, étaient retenus par une barrette sur la nuque pour descendre ensuite en une natte lâchement tressée.

Elle se tourna pour regarder à l'extérieur. Elle vit une flèche grise à ses pieds – l'ombre de l'avion sur l'océan. Elle imagina qu'un poisson géant nageait juste sous la surface de la mer, la suivant. L'eau avait l'air fraîche et tentante, contrairement à la cabine, qui était moins humide mais toujours chargée des odeurs mêlées de la cargaison humaine. Les Arabes dégageaient l'odeur sèche et musquée d'un grenier à grain ; les Asiatiques apportaient leur note de gingembre et d'ail ; et des Blancs s'élevait l'odeur d'un bavoir imbibé de lait.

Le rideau du cockpit à moitié tiré lui laissait voir le profil du pilote. Chaque fois qu'il tournait la tête pour jeter un coup d'œil à sa cargaison, ses lunettes vert bouteille semblaient avaler son visage, ne laissant plus visible que son nez. Les lunettes étaient perchées sur son front quand elle était entrée, et Hema avait remarqué que ses yeux étaient aussi rouges que ceux d'un rongeur. L'odeur de genièvre que dégageait son haleine indiquait son goût pour le gin. Elle l'avait pris en aversion avant même qu'il eût ouvert la bouche pour hâter la montée des passagers, leur lançant un : « *Allez !*<sup>1</sup> » comme s'ils étaient des bêtes. Elle s'était mordu la langue, parce que c'était lui qui devait les transporter dans les airs.

Son visage et ses oreilles décollées paraissaient avoir été dessinés par un enfant sur du papier kraft. Mais les détails n'étaient pas à la portée d'un enfant : la fine arborescence des vaisseaux capillaires sur ses joues ; les favoris en côtelettes teints en noir, le cercle blanc d'*arcus senilis* autour de ses pupilles ; les sourcils gris qui trahissaient sa prétention à la jeunesse. Elle se demanda comment un homme pouvait se

---

1. En français dans le texte.

regarder dans un miroir sans voir l'absurdité de son apparence.

Elle observa son propre reflet dans le hublot. Elle aussi avait un visage rond, avec des yeux très espacés de part et d'autre d'un nez de poupée. Le *pottu* était bien visible au centre de son front. L'eau de la mer – d'un bleu cobalt – teintait ses joues d'une nuance martienne, accentuant le soupçon de vert dans ses yeux – inhabituel pour une Indienne. « Ton regard contient tous les hommes, il rend intime, charnel, ton coup d'œil le plus ordinaire, lui avait dit le docteur Ghosh, comme si tu me ravissais avec tes yeux ! » Ghosh était un taquin et il oubliait ce qu'il avait dit dès que les mots avaient quitté ses lèvres. Mais elle s'était souvenue de cette phrase. Elle pensa aux membres couverts de poils de Ghosh et frissonna. Les poils comptaient parmi les choses qui la dégoûtaient le plus, du moins le croyait-elle. Elle savait que c'était un préjugé fatal pour une Indienne. Ceux de Ghosh rappelaient la fourrure d'un gorille, avec, sur sa poitrine, leurs vrilles qui sortaient de sa blouse et dépassaient du col de sa chemise. « Comme si je te ravissais ? Tu aimerais bien, espèce de débauché », dit-elle tout haut, souriant comme s'il était assis en face d'elle.

Il fallait lui reconnaître ça ; si elle regardait un homme un peu trop longtemps, elle attirait son attention plus qu'elle n'en avait l'intention. C'était en partie parce qu'elle portait des lunettes à large monture, dans l'idée qu'elles réduisaient l'espace entre ses yeux. Elle aimait l'arc exagéré de sa lèvre supérieure, mais pas ses joues, qu'elle jugeait trop rondes. Que faire ? Elle était bien en chair. Pas grosse, mais bien en chair... Enfin, un peu grosse peut-être, et elle avait sans doute pris un ou deux kilos en Inde, mais comment faire avec la cuisine fabuleuse de sa mère ? « Grâce à ma taille, je m'en tire », se disait-elle. Porter un sari aide, en plus, évidemment.

Elle grogna, se souvenant du terme inventé par Ghosh spécialement pour elle : « magnifiée ». Plus tard, quand les films hindi avec leurs chansons et leurs danses firent fureur en Afrique, les garçons de salle l'appelèrent Mother India, pas pour se moquer d'elle, mais par admiration pour le film éponyme. *Mother India* avait tenu trois mois à l'Empire Theater avant de passer au cinéma Adowa, et ce sans sous-titres. Les garçons de salle chantaient « *Duniya Mein Hum Aaye Hain* » – « Nous sommes arrivés dans ce monde » –, même s'ils ne comprenaient pas un mot d'hindoustani.

« Et si je suis *magnifiée*, comment dois-je te qualifier, dit-elle, poursuivant son dialogue imaginaire, toisant son vieil ami des pieds à la tête. Ce n'était pas un homme à la beauté conventionnelle. Pourquoi pas « extraterrestre » ? Je le dis comme un compliment. Je dis « extraterrestre » Ghosh, parce que tu es si peu conscient de toi, de ton apparence. C'est séduisant. C'est un genre de beauté. Je te dis ça parce que tu n'es pas là. C'est séduisant, quelqu'un qui est plus sûr de soi qu'on ne pourrait le croire au premier regard. »

Mystérieusement, pendant ses vacances, le nom de Ghosh n'avait cessé d'apparaître dans ses conversations avec sa mère. Bien qu'Hema ne fût pas intéressée par le mariage, sa mère avait une peur bleue que sa fille finît par épouser un non-brahmane, comme Ghosh. Et cependant, comme Hema allait sur ses trente ans, sa mère avait commencé à penser que n'importe quel mari valait mieux que pas de mari du tout.

« Tu dis qu'il n'est pas beau ? Est-ce qu'il a une belle couleur ?

— Ma, il est clair... plus clair que moi, et il a des yeux bruns. Il y a du Bengali, du Parsi, et Dieu sait quoi encore dans ces yeux.

— Qu'est-ce qu'il est ?

— Il dit être un bâtard de haute caste de Madras », répondit-elle en pouffant. Sa mère fronça les sourcils si fort qu'ils paraissaient vouloir aspirer son nez, aussi Hema changea-t-elle de sujet.

De plus, il était impossible de décrire Ghosh à quelqu'un qui ne l'avait jamais vu. Elle pouvait dire que ses cheveux étaient plaqués avec une raie au milieu, impeccables pendant environ dix minutes le matin, mais qu'après cela ils s'égaillaient dans tous les sens tels des enfants turbulents. Elle pouvait dire que même s'il venait de se raser ses mâchoires demeuraient bleues de barbe. Elle pouvait dire qu'il n'avait pas de cou, écrasé par une tête semblable à une pomme de jacquier. Elle pouvait dire aussi qu'il paraissait petit parce qu'il avait un léger ventre dont l'importance était exagérée du fait qu'il se tenait en arrière et se dandinait en marchant, ce qui détournait le regard de sa taille. Puis il y avait sa voix, dépourvue de modulation et qui vous faisait sursauter, comme si le bouton du volume s'était coincé au maximum. Comment faire comprendre à sa mère que la somme de tout cela ne le rendait pas laid, mais étrangement beau.

En dépit des traces de brûlure sur ses mains causées par la vieille machine à rayons X, une Kelley-Koett, ses doigts étaient sensuels. La seule pensée de la « Koot » faisait bouillir le sang d'Hema. En 1909, l'empereur Ménélik avait importé une chaise électrique, ayant entendu dire que l'invention le débarrasserait efficacement de ses ennemis. Quand il découvrit qu'elle fonctionnait à l'électricité, il l'utilisa comme trône. De même, la grosse Kelley-Koett était arrivée dans les années trente avec un groupe de missionnaires américains pleins de bonnes intentions qui réalisèrent rapidement que, même s'il y avait l'électricité à Addis-Abeba, elle était intermittente et le voltage insuffisant pour un animal aussi capricieux. Quand la mission repartit, la précieuse

machine fut simplement abandonnée dans son emballage. Missing avait besoin d'une machine à rayons X, et Ghosh la modifia pour l'adapter à un transformateur.

Seul Ghosh osait toucher la Koot. Des câbles partaient de son redresseur géant en direction du tube de Coolidge, monté sur un rail pour pouvoir être déplacé. Il manipulait boutons et leviers jusqu'à ce qu'une étincelle traverse les deux conducteurs en cuivre, produisant un coup de tonnerre. À la vue de cette terrifiante machinerie, un patient paralysé avait bondi de sa civière et s'était enfui, miracle que Ghosh avait qualifié de « cure *Sturm und Drang* ». Il était le gardien de la Koot, la réparant, la chouchoutant tant et si bien que trente ans après la faillite du fabricant, la Koot fonctionnait toujours. Sur l'écran fluorescent, il observait la danse du cœur ou situait une cavité dans les poumons. En poussant sur le ventre, il pouvait déterminer si une tumeur était située dans l'intestin ou sur la rate. Au début, il n'avait pas pris soin de mettre des gants, pas plus qu'un tablier de plomb. La peau de ses mains intelligentes et agiles en avait payé le prix.

Hema essaya d'imaginer Ghosh parlant d'elle à sa famille. *Elle a vingt-neuf ans. Oui, nous étions condisciples à la faculté de médecine de Madras, mais elle est plus jeune de quelques années. Je ne sais pas pourquoi elle ne s'est pas mariée. Je ne l'ai pas connue avant que nous soyons internes au service des infections. Elle est obstétricienne. Brahmanee. Oui, de Madras. Une expatriée qui vit et travaille en Éthiopie depuis huit ans.* Telles étaient les étiquettes qui définissaient Hema et cependant elles ne révélaient que peu de choses, n'expliquaient rien. « Le passé quitte peu à peu celui qui s'en va », pensa-t-elle.

Hema ferma les yeux et se vit en écolière avec ses deux couettes, sa longue jupe et sa blouse blanches



sous le demi-sari violet. Toutes les élèves de l'école de filles de Mrs. Hood à Mylapore devaient porter ce demi-sari, en réalité rien de plus qu'un rectangle de tissu à enrouler une fois autour de la jupe et à épingle sur l'épaule. Elle le détestait, parce qu'il faisait de celle qui le portait ni une enfant ni une adulte, mais une demi-femme. Ses professeurs portaient le sari entier tandis que la vénérable directrice, Mrs. Hood, portait une jupe. Aux protestations d'Hema son père répondit par ces mots : *Tu ne te rends pas compte de la chance que tu as d'être dans une école dirigée par une Anglaise ? Tu ne sais pas combien de centaines de parents ont essayé d'inscrire leurs filles en proposant dix fois le prix, et ont été refusés par Miz-Iz-Ood ? Pour elle, seul le mérite compte. Tu préférerais l'école publique de Madras ?* Aussi mettait-elle chaque jour l'uniforme détesté, se sentant à moitié vêtue, avec l'impression de vendre une partie de son âme.

Velu, le fils du voisin qui avait jadis été son meilleur ami, mais qui à dix ans était devenu insupportable, aimait se percher sur le mur de séparation pour la taquiner :

*Les filles qui sortent de chez Miz-Iz-Ood parlent le français*

*Les filles qui sortent de chez Miz-Iz-Ood parlent le français*

*Mais elles ne trouveront jamais de fiancés !*

Elle l'ignorait. Velu, qui était aussi sombre de peau qu'elle était claire, disait : « Comme tu es fière d'être claire ! Les singes vont grignoter ta chair tendre en te prenant pour une pomme de jacquier, tu verras ! » Elle était là, petite fille de onze ans pas plus haute que son vélo Raleigh, partant à l'école, échangeant des piques avec Velu. Ses livres étaient logés dans un *sanji* à glands qu'elle portait à l'épaule, et dont la sangle passait entre ses seins. Déjà dans sa manière de

se tenir et dans son coup de pédale régulier on pouvait voir les signes d'une certaine immutabilité.

Le vélo, naguère si haut et périlleux, devint bientôt plus petit qu'elle. Ses seins se développèrent de part et d'autre de cette sangle de *sanji*, et des poils lui poussèrent entre les cuisses. Elle était une bonne éco-lière, capitaine d'une équipe de netball, surveillante, et elle montrait des dispositions pour le bharatna-tyam car elle était capable d'enregistrer du premier coup des pas et des postures compliqués.

Elle ne se sentait ni obligée de rejoindre le troupeau ni encline à s'en tenir éloignée. Quand une amie proche lui dit qu'elle avait toujours l'air fâché, elle fut surprise et assez satisfaite de paraître ce qu'elle n'était pas. À la faculté (elle portait alors le sari et se déplaçait en bus) son indépendance et cette capacité à paraître ce qu'elle n'était pas se développèrent. Elle attirait les autres à son insu. Les hommes attendaient de leurs amies femmes qu'elles fussent malléables, mais elle n'avait pas l'intention de s'abaisser à jouer les saintes-nitouches ou les cruches pour leurs beaux yeux. Les couples qui flirtaient dans la bibliothèque à l'abri d'atlas d'anatomie géants et se persuadaient qu'ils vivaient le grand amour l'amusaient.

*Je n'avais pas le temps pour de tels enfantillages.* Toutefois elle avait du temps pour les romans de gare dont l'action se déroulait dans des châteaux et dont les héroïnes se prénommaient Bernadette. Elle fantasmaït sur les fringants châtelains de Chillinforst, de Lockinwood et de Knottypine. Tel était alors son problème : elle rêvait d'un genre d'amour supérieur à celui qui se jouait dans la bibliothèque. Mais elle était également animée d'une ambition sans nom qui n'avait rien à voir avec l'amour. Que voulait-elle exactement ? Son ambition l'empêchait de rechercher les mêmes choses que les autres – elle n'était pas en rivalité avec eux.

Quand Hema découvrit qu'elle admirait son professeur de thérapeutique (unique Indien de la faculté où, bien que l'Indépendance fût proche, la plupart des professeurs étaient anglais), qu'elle était touchée par son humanité, sa maîtrise (*Regarde les choses en face, Hema : tu étais amoureuse*), et qu'elle espérait qu'il soit son directeur de thèse – et qu'il ne la décourageât pas –, elle choisit délibérément une autre voie. Elle choisit l'obstétrique et la gynécologie au lieu de sa spécialité, la médecine interne. Elle ne voulait pas donner à qui que ce soit un quelconque pouvoir sur elle. Si le champ de son professeur était illimité, exigeant un savoir qui allait de l'infarctus à la poliomyélite avec des myriades d'autres maladies entre les deux, elle avait choisi une activité qui possédait ses limites et un aspect mécanique : les opérations. Leur nombre était restreint : césariennes, hystérectomies, opérations du prolapsus.

Elle avait découvert en elle un talent pour la manipulation, et était devenue experte pour deviner la position du bébé dans le bassin. Ce qu'il arrivait à d'autres obstétriciens de redouter, elle en faisait ses choux gras. Elle était capable de distinguer à l'aveugle le forceps gauche du droit et de les appliquer dans son sommeil. De même qu'elle pouvait visualiser la courbe pelvienne de chaque patiente et l'adapter à celle du crâne du bébé tandis qu'elle introduisait les forceps, articulant les deux poignées et extrayant le bébé sans hésitation.

Si elle partit pour l'étranger sur un coup de tête, elle n'en eut pas moins le cœur brisé de quitter Madras. Elle pleurait encore certains soirs, imaginant ses parents en train de sortir leurs chaises à l'extérieur de la maison pour attendre la brise marine qui, même par le temps le plus étouffant, se levait à la tombée de la nuit. Elle était partie parce que la gynécologie, du moins à Madras, était encore le domaine des hommes et, même à la veille de l'indépendance, celui des

Anglais, et qu'elle n'avait aucune chance d'entrer au centre hospitalier universitaire. C'était étrange et satisfaisant de penser qu'elle, Ghosh, Stone et sœur Mary Joseph Praise étaient tous passés à un moment par l'hôpital général de Madras. Mille cinq cents lits et deux fois plus sous les lits, entre les lits – c'était une ville à lui tout seul. Là, sœur Mary Joseph Praise avait été novice et stagiaire, peut-être s'étaient-elles croisées. Et, chose incroyable, Thomas Stone avait lui aussi officié à l'hôpital général, bien qu'il n'y eût pas de raison pour que leurs chemins se soient croisés, du fait que la maternité était à part.

Elle avait laissé Madras derrière elle, avec les étiquettes des castes, pour aller dans un lieu si éloigné que le mot « brahmin » n'y signifiait rien. Elle essayait de rentrer chez elle tous les trois ou quatre ans. Elle revenait de sa deuxième visite, et, assise dans l'avion bruyant, elle se mit à repenser aux choix qu'elle avait faits. Au cours des années précédentes, elle était presque arrivée à définir l'ambition sans nom qui l'avait poussée si loin : éviter à tout prix la vie moutonnaire.

Missing lui avait semblé familier à son arrivée. Il n'était pas si différent de l'hôpital général de Madras, tout y était simplement plus petit : les gens qui faisaient la queue, les familles qui campaient sous les arbres, attendant avec la patience infinie de ceux qui n'ont pas d'autre choix. Elle n'avait pas arrêté depuis son premier jour. À dire vrai, elle avait un goût secret pour les urgences, les situations où on a le cœur qui bat, où chaque seconde compte, quand la vie d'une mère est dans la balance, ou encore quand un bébé encore dans la matrice, privé d'oxygène, attend un sauvetage héroïque. Dans ces moments, elle n'avait pas de doutes existentiels. La vie se concentrait dans l'instant et prenait tout son sens du fait qu'elle n'en cherchait aucun. Une mère, une épouse, une fille n'étaient soudain plus rien d'autre qu'un être humain

Si la médecine est une maîtresse exigeante, elle est fidèle, généreuse et sincère. Elle m'accorde le privilège de voir des patients et d'enseigner à des étudiants, ce en quoi elle donne du sens à tout ce que je fais. À l'instar de Ghosh, au début de chaque année, je lui renouvelle mon serment : Je jure par Apollon, Esculape, Hygée et Panacée de lui être fidèle, car elle est la source de tout...

Abraham Verghese  
Stanford, Californie, juin 2008



---

9572

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Slovaquie*  
*par NOVOPRINT SLK*  
*le 21 juillet 2024*

Dépôt légal juillet 2011  
EAN 9782290408582  
OTP L21EPLN003759-636536

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion